



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

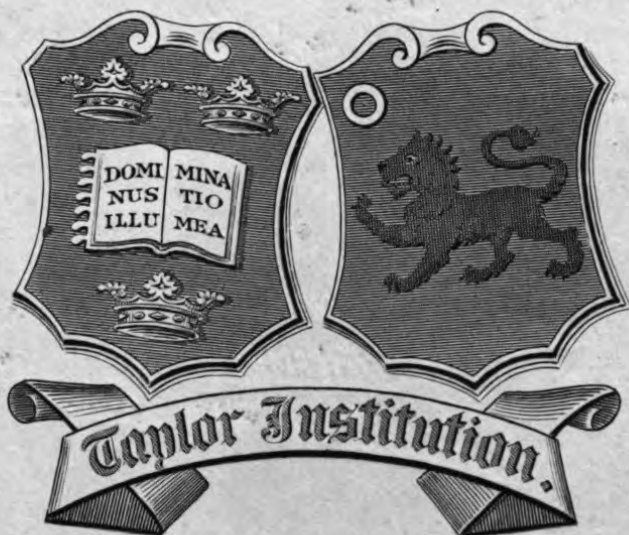
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



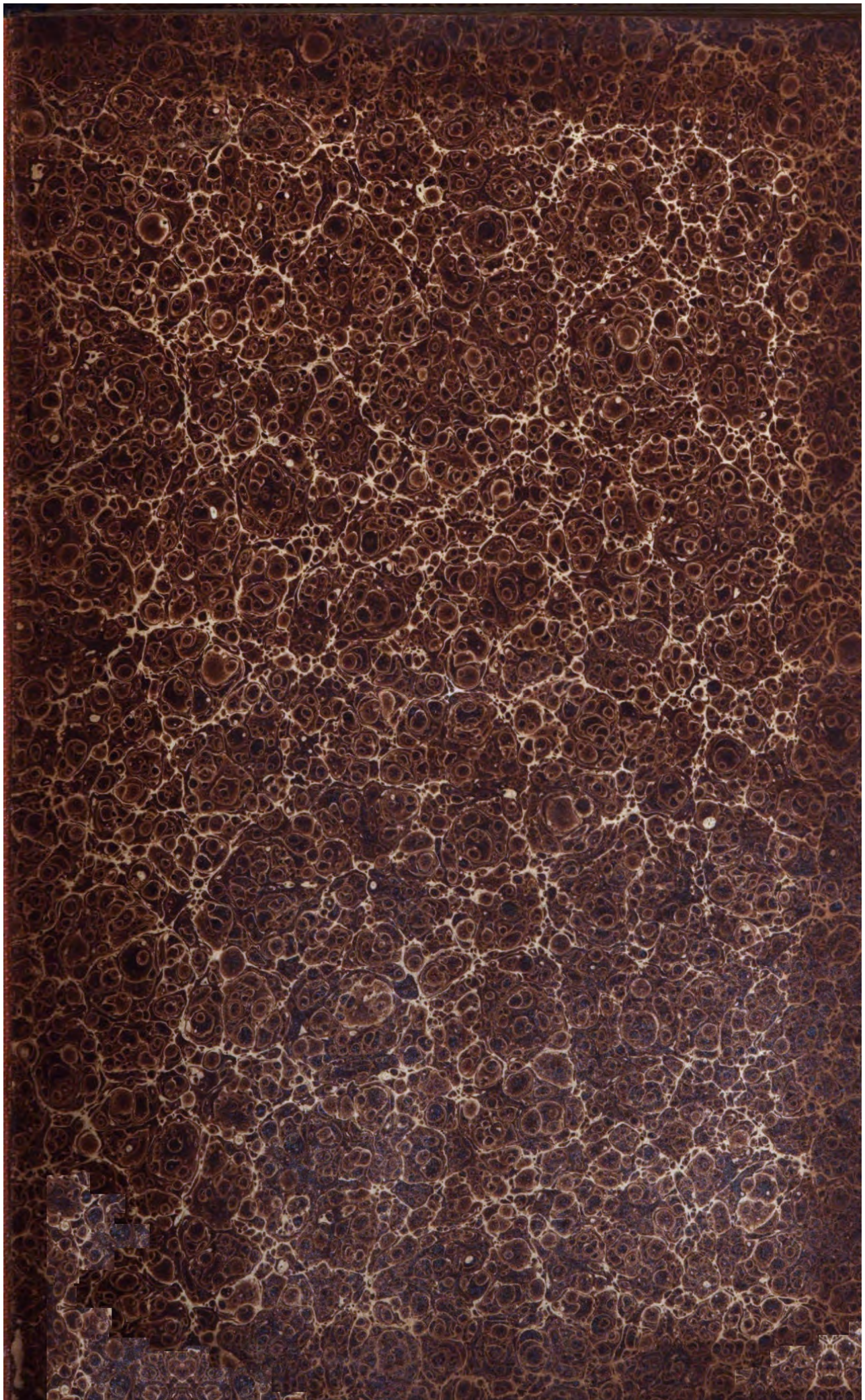
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



287. a. 74.







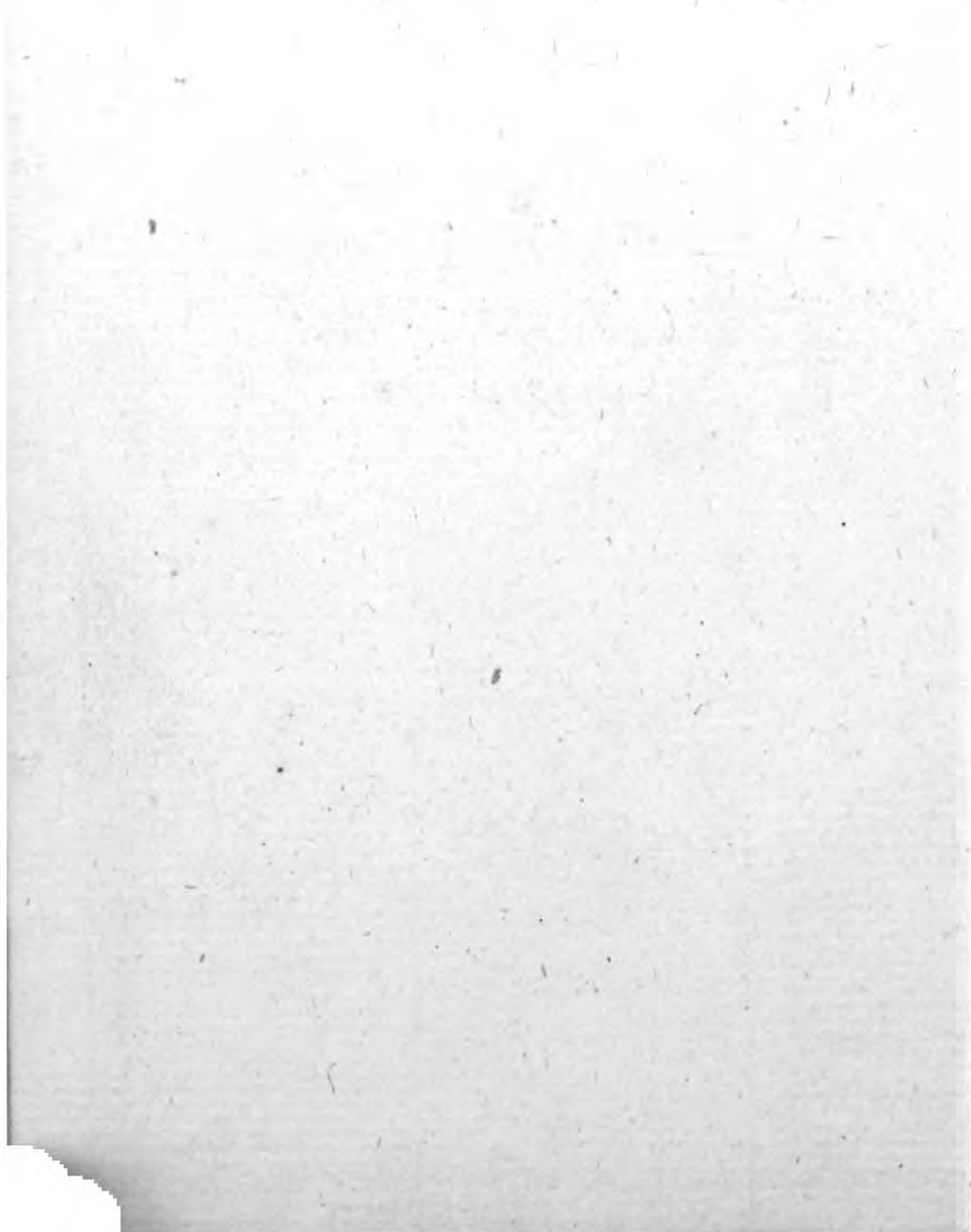


I-22

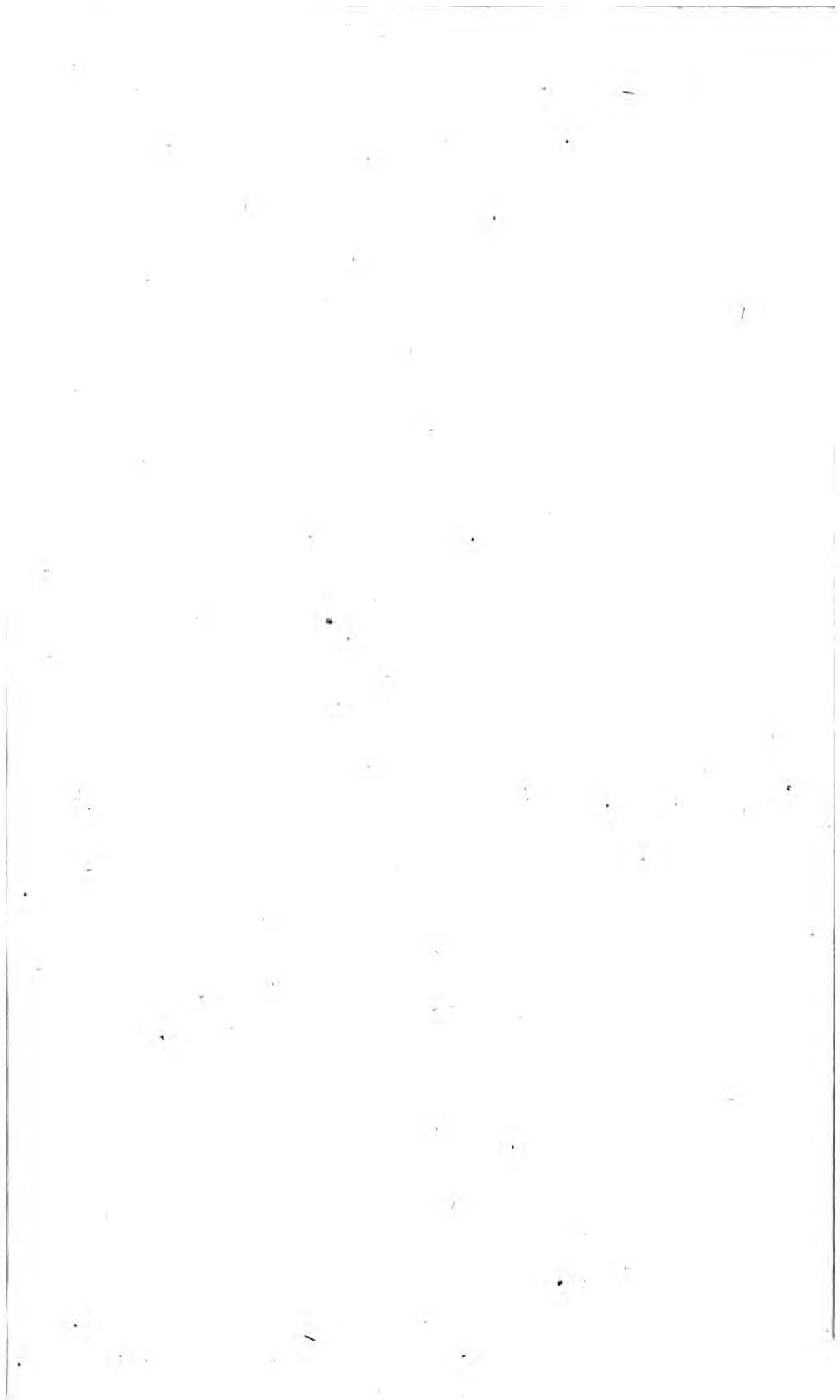


287 a ny

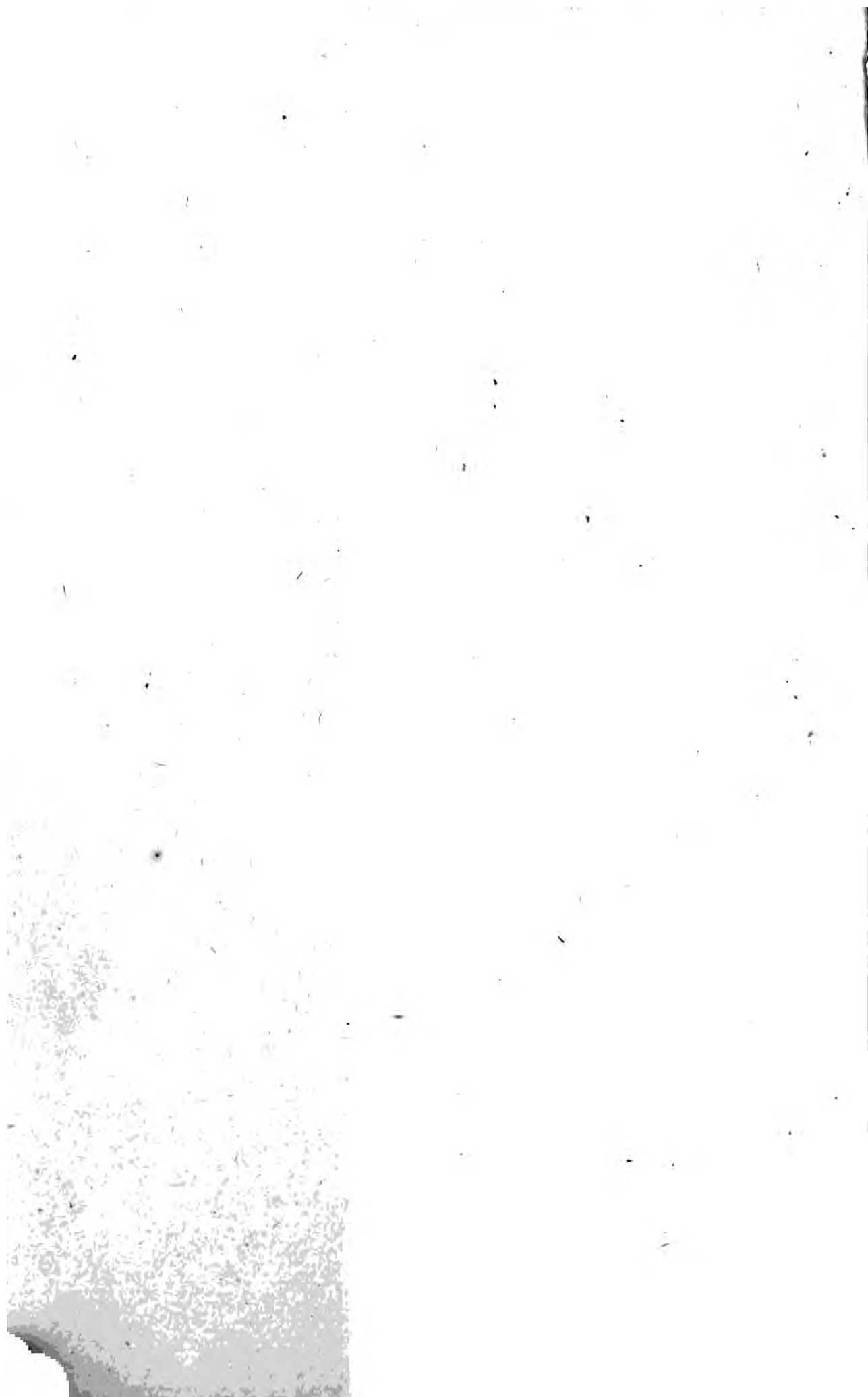












<sup>A</sup>  
**MÉLANGE**

**DE DIFFERENTES PIECES**

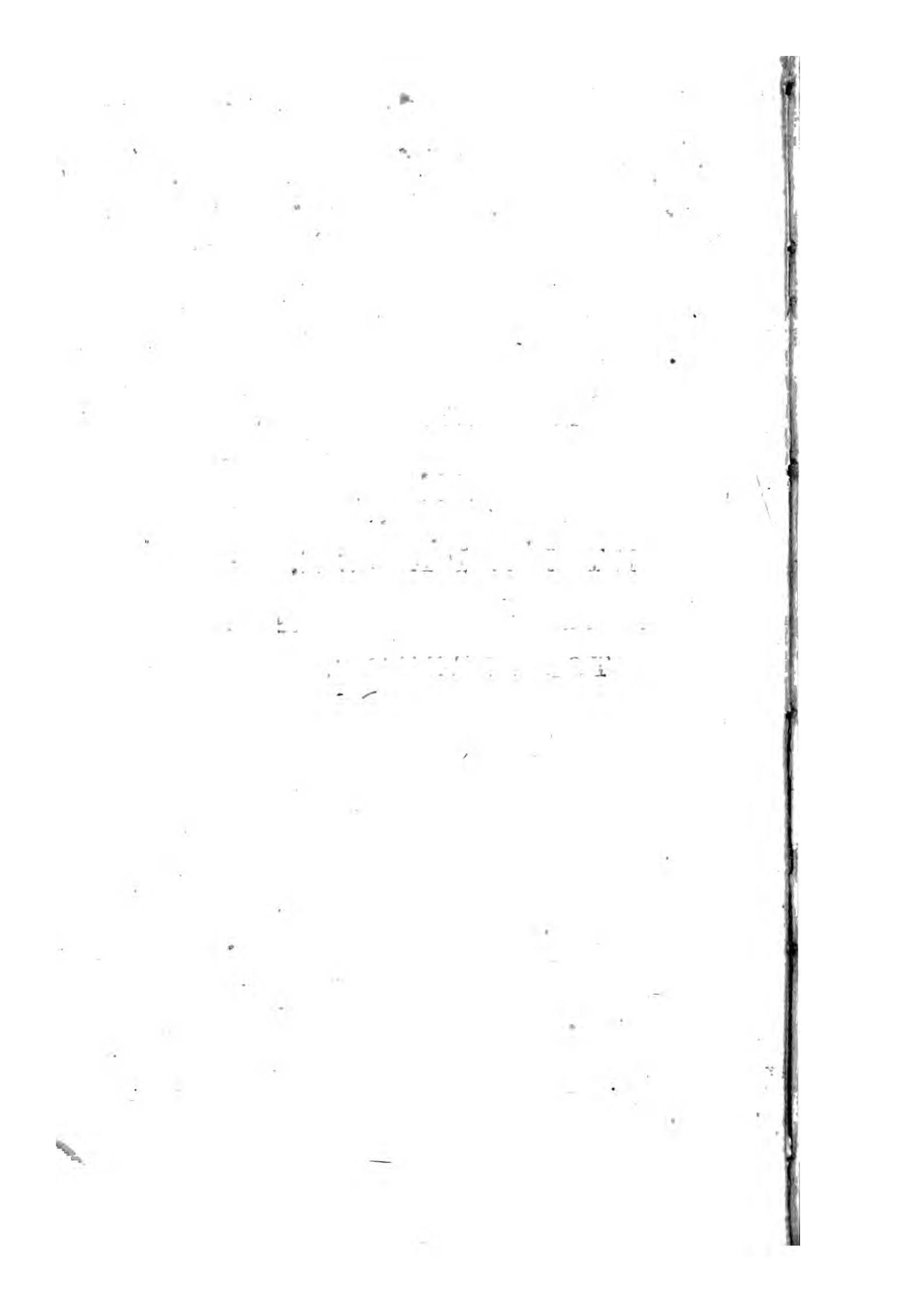
**DE VERS**

**ET DE PROSE.**

---

**TOME PREMIER.**





MÊLANGE  
DE DIFFERENTES PIECES  
DE VERS  
ET DE PROSE,

Traduites de l'Anglois ;

*D'après M<sup>mes</sup>. ELIZE HAYWOOD &  
SUZANNE CENTLIVRE, M<sup>rs</sup>.  
POPE, SOUTHERN & autres.*

TOME PREMIER.

*Congestaque eodem  
Non bene junctarum discordia semina rerum.  
Ovid. Met. lib. 1. v. 8. & 9.*

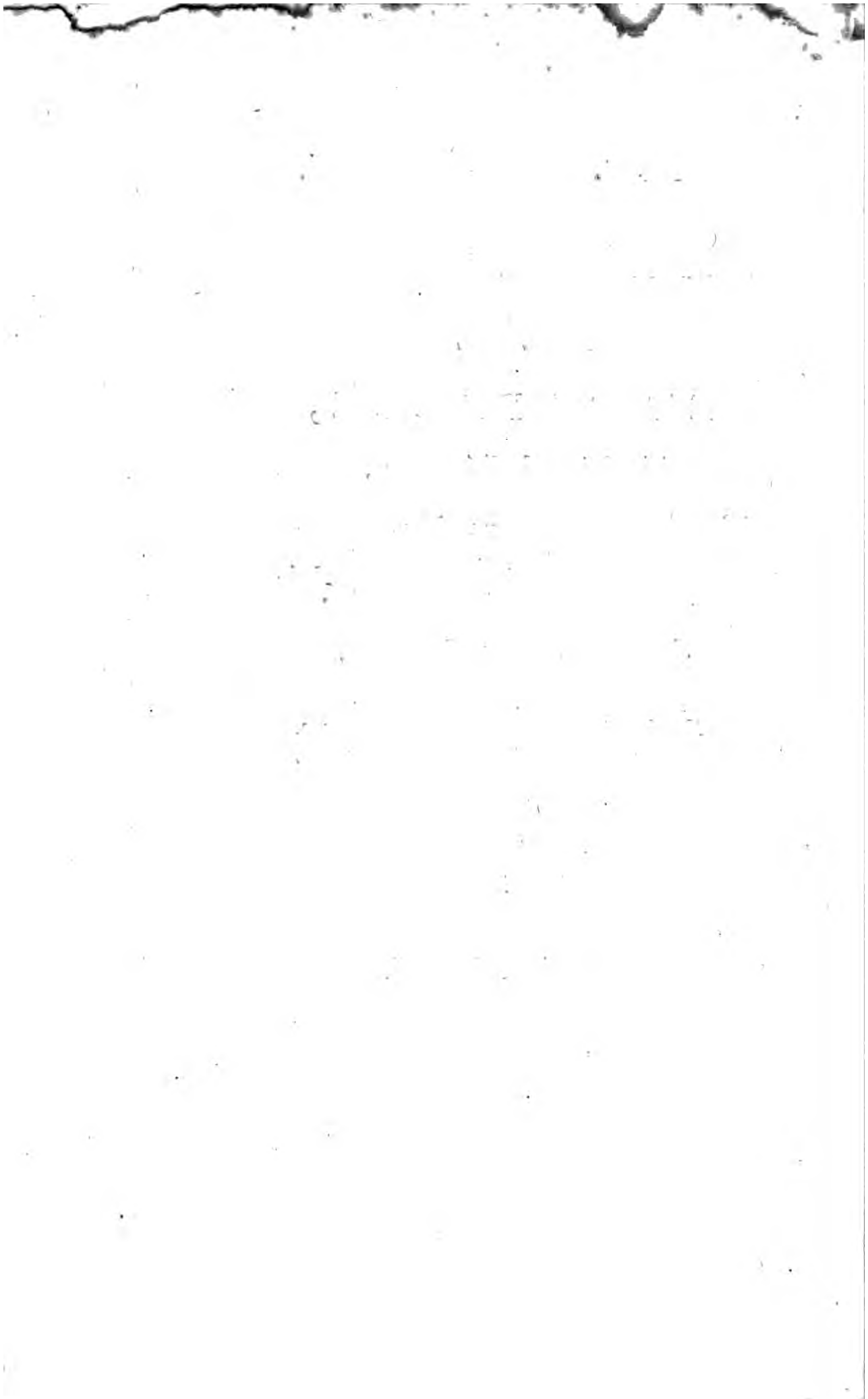


A B E R L I N .

---

M. D C C. L I.







# T A B L E

## DES MATIERES.

---

### PREMIERE PARTIE.

<b>L'</b> <i>HISTOIRE de Cléomélie</i> , page	<b>1</b>
<i>L'Heureux Enlèvement</i> ,	155
<i>L'Amant Capricieux</i> ,	195

### SECONDE PARTIE.

<i>Epître d'Eloïse à Abailard</i> ,	3
<i>Extrait de la Tragédie d'Oroonoko</i> ,	45
<i>Epître à M. S. M. après sa trahison</i> ,	164
<i>Lettre de Phryné à Xénocrates</i> ,	171
<i>Réponse de Xénocrates à Phryné</i> ,	182
<i>Lettre de César aux Hommes mariés</i> ,	192

## T A B L E.

<i>Lettre du même aux Garçons</i> , p.	198
<i>Lettre de Senèque à Lucilius</i> ,	210
<i>Autre du même au même</i> ,	214

## TROISIEME PARTIE.

<i>Lettre de Phalaris à Demotelés</i> ,	1
<i>Le même à Aristoloche</i> ,	5
<i>Le même à Adamante</i> ,	8
<i>Le même à Hégésippe</i> ,	10
<i>Le même à Stésichore</i> ,	14
<i>Le même au même</i> ,	17
<i>Le même à Lycinius</i> ,	19
<i>Le même aux Léontiniens</i> ,	20
<i>Le même à Leuxipus</i> ,	21
<i>Le même à Evenus</i> ,	22
<i>Le même à Lacritus</i> ,	23
<i>Le même à Aglaüs</i> ,	25
<i>Le même à Hérodecas</i> ,	26
<i>Le même à Stésichore</i> ,	27
<i>Lettre de Stésichore à Phalaris</i> ,	30
<i>Lettre de Phalaris aux Citoyens d' Himere</i> ,	39
<i>Le même aux Messiniens</i> ,	42



## T A B L E.

<i>Le même à Pythagore ,</i>	44
<i>Le même à Georgius ,</i>	47
<i>Le même à Nycias ,</i>	49
<i>Le même à Adamante ,</i>	50
<i>Le même à Epistrate ,</i>	50
<i>Le même aux Himeriens ,</i>	52
<i>Le même à Abaris ,</i>	54
<i>Le même à son fils Paurolas ,</i>	56
<i>Le même à Erythée sa femme ,</i>	60
<i>Le même aux Messiniens ,</i>	62
<i>Le même à Polyclète ,</i>	64
<i>Réponse de Polyclète à Phalaris ,</i>	67
<i>Phalaris aux citoyens d' Asty- palée ,</i>	75
<i>Le même aux Chefs d' Astypalée ,</i>	79
<i>Le même aux Athéniens ,</i>	85
<i>L'ORPHELINE, Comédie ,</i>	93

Fin de la Table.



---

# ERRATA.

## PREMIERE PARTIE.

- P**A G E 20, mais, *au lieu de &*.  
Page 94, Bonafales, *au lieu de Bonen-*  
*fales.*  
Page 113, recueillir, *au lieu de cueillir.*  
Page 117, intérieure, *au lieu de désa-*  
*gréable.*  
Page 126, la femme d'Edward, *au lieu*  
*de Madame Edward.*

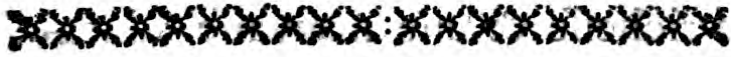
## SECONDE PARTIE.

- Page 7, ni, *au lieu de &*.  
Page 22. Il faut effacer le point & virgule  
*après le mot attriste.*  
Page 30, t'ont, *au lieu de l'ont ; réduit,*  
*au lieu de réduite.*  
Page 45, THOM'... SOUTHERN.  
Page 185, vices, *au lieu de vûes.*  
Page 188, peux, *au lieu de penfes.*

## TROISIEME PARTIE.

- Page 127, connoissance de l'intérieur,  
*au lieu de l'extérieur.*  
Page 147, elle n'a point été tentée ni  
corrompue, *au lieu de il n'a point*  
*été tenté ni corrompu.*  
Page 187, vouliez, *au lieu de voudrez.*  
Page 252, intérieur, *au lieu de ntérieur.*  
CLEOMELI E

(1)\*



## CLEOMELIE.

Histoire d'une Dame arrivée depuis  
peu de Bengale en Angleterre.

*traduite de l'Anglois d'après Mademoiselle*

ELISE HAYWOOD.

**L**A fortune a des revers que la  
prudence humaine ne peut prévoir  
ni éviter. C'est ce qu'éprouva le sa-  
ge & malheureux chevalier Derland.  
Ses ennemis & la perte de ses biens  
l'avoient réduit dans la situation la  
plus déplorable. Tant qu'il n'eut que  
des malheurs à essuyer, il les soutint  
avec des sentimens & une fermeté  
dignes de sa naissance ; mais il ne  
put supporter plus long-tems le mé-  
pris accablant de ceux qu'une gran-

*Tome I.*

A



( 2 )

de richesse & une mauvaise éducation autorisoient à insulter à sa misère ; le courage résiste à tout, excepté à la honte.

Derland résolut donc de quitter l'Angleterre pour mener une vie tranquille & inconnue dans des climats éloignés ; il choisit Bengale pour le lieu de sa retraite , comme l'endroit le plus propre à lui procurer le rétablissement de ses affaires & du repos. Muni de ces lettres de recommandation , que la vanité donne si aisément à l'infortune , il partit avec ce qu'il put ramasser du reste de ses biens , emmena avec lui sa femme & une fille unique : mais il trouva que le changement de lieu n'apportoit guere de soulagement à ses peines. Si le parti qu'il

(3)

avoit pris de s'attacher au Commerce pour soutenir sa famille lui procuroit quelque avantage , les maladies longues & cruelles qui accablèrent sa femme , le jetterent dans un chagrin & des dépenses qui troublèrent long-tems la tranquillité dont il commençoit à jouïr. Cependant il ne se repentit point du parti qu'il avoit pris : il se trouvoit à l'abri des regards humilians de ceux qui l'avoient vû dans une fortune brillante , il étoit honoré de tout ce qui habitoit Bengale ; la vertu acquiert ordinairement plus de considération chez les Etrangers que dans son propre pays. La sienne étoit respectée ; ses soins & son travail lui fournissoient de quoi satis-

A ij

faire aux aïfances de la vie ; il comptoit pour rien fes propres fatigues , & fe feroit crû heureux , fi fa femme avoit jouï d'une meilleure fanté ; mais il étoit destiné à effuyer fans relâche les plus grands revers.

Après plusieurs années de maladie , cette femme fi chere mourut , & le laiffa dans la plus violente affliction : mais le tems & les foins de la jeune Cléomélie fa fille adoucirent enfin l'amertume de fes regrets. Cette jeune personne avoit 14 ans , quand fa mere mourut : heureufement née , elle avoit répondu au de-là de toute efpérance à l'éducation que lui avoient donnée des parens fi vertueux : cependant fon caractere férieux , modeste,

& discret, avoit dérobé au pere une partie des perfections de la fille ; il ne commença à la bien connoître, qu'après la mort de sa mere. Ce fut alors qu'elle montra dans le gouvernement de sa maison toute la sagesse & l'intelligence dont elle étoit capable ; & dans ses soins, ses attentions, & son respect pour son pere, elle lui prouvoit en mille manieres l'extrême attachement qu'elle avoit pour lui. Aussi ce pere infortuné prit-il en elle cette confiance aveugle, qui fait le bonheur des cœurs tendres tant qu'elle n'est point éclairée.

Le pere & la fille jouïssent d'une tranquillité qu'ils n'avoient pas encore ressentie, lorsqu'un Gen-



(6)

Un homme Anglois nommé Kennel, vint s'établir à Bengale; non pour y rétablir, comme Derland, une fortune malheureuse, mais pour être plus à portée de satisfaire l'avarice dont il étoit dévoré, en ajoutant de nouvelles richesses à celles qu'il avoit déjà. La crainte de s'engager dans quelque dépense de société, lui fit prendre un genre de vie fort retiré. Il tenoit dans une contrainte perpétuelle un fils jeune, d'une figure touchante, & d'un caractère aussi noble que celui de son père étoit méprisable. Peu de gens les connoissoient : mais est-il des retraites que l'amour ne pénètre ? Il destinoit le jeune Edward & la jeune Cléomélie à faire le malheur l'un

de l'autre ; il fut les rapprocher. Le Gouverneur de Bengale , à l'occasion du mariage de sa fille , donna un bal , où il invita toute la jeunesse. Derland confia sa fille à une femme de ses amies pour l'y conduire , charmé de procurer à Cléomélie une occasion de se divertir. Kennel après avoir employé plusieurs mauvaises raisons pour se dispenser d'y laisser aller son fils , permit enfin qu'il s'y trouvât , par la crainte qu'en désobligeant le Gouverneur , il n'en revînt quelque dommage dans son commerce : les vices & les vertus font faire souvent les mêmes actions aux hommes.

Edward & Cléomélie ne fixerent pas les yeux l'un sur l'autre , sans

sentir en même tems la même impression : Cléomélie rougit , Edward se déconcerta. Tous deux d'un caractère tendre & mélancolique , leur premier sentiment fut celui d'une passion invincible ; mais leur inexpérience les empêcha de le connoître. Ils s'approchèrent , se parlerent , s'intéressèrent l'un pour l'autre , se firent des confidences , & le bal finit. Croyant avoir encore beaucoup de choses à se dire , ils convinrent de se trouver le lendemain chez un vieillard , dont le mérite avoit rendu la maison ouverte sans indécence aux enfans comme aux peres & meres. Edward & Cléomélie y avoient déjà été plusieurs fois sans s'y rencontrer , ils en étoient

étonnés ; & sans se douter du motif qui les y conduisoit , ils résolurent de s'y voir souvent.

L'esprit , la beauté , & la vertu de Cléomélie étoient vantés partout ; & quoique la fortune de Derland fût peu considérable , les plus riches habitans regardoient comme un bonheur de pouvoir la faire épouser à leurs fils. Parmi ceux qui la demanderent à son pere , Thomson fut celui qui marqua le plus d'empressement : c'étoit un homme qui joignoit une intégrité reconnue à une fortune immense ; il n'avoit qu'un fils à qui il avoit donné la meilleure éducation. Elle étoit soutenue en lui par un caractère de douceur & de probité qui le faisoit



respecter dans un âge où même il est rare de se faire estimer. Quoique Derland fît son bonheur de vivre avec sa fille , il étoit résolu de s'en séparer pour lui procurer un établissement avantageux. Il promit donc à Thomson qu'il en parleroit à Cléomélie , & ajoûta qu'il ne doutoit pas qu'elle n'acceptât la proposition : dans cette espérance , il invita le jeune Thomson à venir chez lui , afin qu'il pût lui-même faire déclarer les sentimens de Cléomélie en sa faveur.

Elle ne s'apperçut qu'elle aimoit Edward , qu'au moment où elle se vit dans le cas de l'abandonner : elle fut étonnée & affligée de cette découverte , & auroit voulu étouf-

( 11 )

fer sa passion naissante : mais il n'étoit plus tems ; l'impression étoit faite , & devenoit de jour en jour plus profonde. Les réflexions qu'elle faisoit sur le caractère des peres de ses deux amans , lui firent prévoir dès-lors les contradictions qu'elle alloit éprouver : le pere de Thomson estimoit les qualités de l'ame bien plus que les biens de la fortune , & se seroit trouvé très-heureux de pouvoir obtenir pour son fils une femme telle que Cléomélie , sans autre dot que sa vertu. Kennel au contraire faisoit consister le vrai mérite & le souverain bien dans les richesses ; il avoit une nombreuse famille , & étoit aussi inférieur à Thomson par la fortune que par

les sentimens. Il s'étoit apperçu du penchant de son fils pour la fille de Derland, & lui avoit défendu sous peine d'être déshérité, de penser à elle : mais l'amour fut-il jamais d'autres lois que les siennes ? Cette défense développa le cœur d'Edward comme la demande de Thomson avoit développé celui de Cléomélie ; il connut sa passion pour elle, & s'y livra tout entier. Les obstacles exciterent son amour, & ses empressemens augmentèrent celui de Cléomélie ; ils n'étoient occupés l'un & l'autre qu'à préparer les occasions de se voir ; chaque jour elles devenoient plus rares. Thomson obsédoit Cléomélie, Kennel observoit son fils avec un

soin extrême ; mais enfin ces amans trouverent le moyen de se parler , & ne sentirent que plus vivement la douceur de profiter des momens d'entretien que leur procuroit la maison du vieillard leur ami.

Malgré la violence de sa passion , Cléomélie prévoyoit tous les malheurs qu'elle se préparoit : mais loin d'en être allarmée , son ame courageuse se faisoit un devoir & même un plaisir de les souffrir : rien ne lui paroissoit difficile de ce qui pouvoit soutenir ses engagemens , prouver sa constance , & faire le bonheur de ce qu'elle aimoit. Elle auroit poussé la délicatesse jusqu'à se sacrifier elle-même , si son amant ne l'en eût empêchée : je le vois ,

mon cher Edward, lui disoit-elle ; jamais on ne consentira à notre union ; mais souffrirai-je que vous négligiez votre fortune pour moi ? Non , je veux être la seule malheureuse : attachez-vous à quelque objet qui vous mette dans une situation plus avantageuse : c'est bien assez que je sois infortunée ; mais que dis-je ? pourrai-je l'être , quand je saurai que vous serez heureux ? Quoi ! vous pensez , répondit Edward , que je pourrai vivre un moment sans vous ? Non , charmante Cléomélie , ne croyez pas que le desir des richesses entre jamais dans un cœur que vous remplissez. Vous êtes seule & serez toujours l'objet de mes pensées , & le but de mes



espérances : ma vie est attachée à la vôtre, & ce n'est que pour vous que je veux la conserver.

Ce fut au retour d'une de ces entrevûes, que Derland communiqua à sa fille la proposition que Thomson lui avoit faite. Dans la disposition où elle étoit, elle eut peine à cacher son trouble : mais l'amour qui n'est pas encore connu, se voile aisément aux yeux des autres. Elle se remit sans paroître avoir été embarrassée, & répondit ainsi à son pere : vous savez combien je vous suis attachée ; votre tendresse & la vie tranquile que je mene avec vous, ne me laissent rien à désirer : j'aimerois mieux, si vous m'en donniez le choix, rester dans cet état

libre , que de m'assujettir à la reconnaissance dûe à un homme qui me feroit partager une si grande fortune.

Derland qui pensoit que sa réponse ne parloit que d'un caractère timide & réservé , lui exagéra les avantages d'un pareil établissement, l'assurant que si elle le refusoit, elle n'en trouveroit peut-être de sa vie un aussi considérable ; il ajoûta qu'il étoit bien convaincu de son attachement pour lui , mais que son âge avancé lui faisant envisager le terme de sa vie comme prochain , sa plus grande consolation seroit de la voir dans une situation heureuse. Il la pria donc de recevoir les vœux du jeune Thomson, dont les bon  
nes

nes qualités ne manqueroient pas de la déterminer.

L'obéissance dûe aux volontés d'un pere , & une résolution généreuse & extraordinaire qu'elle prit tout-à-coup, lui firent tout promettre. En supposant, disoit-elle en elle-même , que je me déterminasse à donner ma main à Thomson , je guérirois sans doute Edward d'une passion qui ne peut que lui attirer des malheurs ; & ce doit être même à ses yeux un des plus grands témoignages de l'amour que j'ai pour lui. J'obéirai à mon pere , j'ôterai à Edward la possibilité de déplaire au sien , & je me sauverai moi-même d'une foiblesse que je sens s'augmenter chaque jour. Je m'expose

au malheur de vivre avec un homme que je n'aime pas : mais je ne dois rien négliger pour assurer le repos de celui que j'aime , & qui sacrifieroit tout pour moi.

Cette résolution prise , elle se conduisit avec le jeune Thomson , comme elle le devoit avec un homme aussi estimable , & qui lui étoit destiné. S'il ne remarquoit pas en elle une tendresse telle qu'il l'auroit désirée , il se flatoit du moins , malgré son caractère modeste , qu'en peu de tems il toucheroit son cœur. Les égards qu'on avoit pour lui , le jetterent dans une erreur que sa passion rendoit aussi excusable que l'étoit la conduite qu'on tenoit avec lui : la dissimulation de Cléomélie

étoit autorisée par les motifs les plus raisonnables & les plus nobles. Elle vouloit sacrifier son amour au bonheur de son amant ; résolution héroïque , digne d'un amour tel que le sien.

Les assiduités de Thomson étoient trop marquées pour être ignorées long-tems ; on en parla beaucoup. Derland & Thomson le pere n'avoient rien à cacher au public sur ce mariage : le bruit se répandoit déjà qu'il se feroit incessamment. Edward en fut informé des premiers : l'étonnement & la douleur qu'il en ressentit s'imaginent aisément. Cléomélie lui en avoit fait mystere par un pur motif de délicatesse ; il croyoit être si sûr des



sentimens de sa maîtresse, que son premier mouvement fut de ne point ajoûter de foi à ces nouvelles : mais elles lui furent confirmées par tant de personnes, & avec des circonstances que la malignité exagere si bien, quand on fait qu'elles intéressent ceux à qui on en parle, qu'il n'y eut plus moyen d'en douter. Il resta quelque tems immobile, & la fureur le faisit tout-à-coup. Sa raison s'égara à tel point, que tantôt il vouloit, sans craindre le courroux de son pere, aller trouver Cléomélie, pour lui reprocher en public sa trahison, tantôt il s'armoit pour attaquer son rival. Après que tous ces mouvemens de rage furent un peu calmés, il prit le parti d'écrire

à sa maîtresse , pour savoir d'elle-même les motifs d'un si étrange changement. Voici sa Lettre, dont l'inscription est singulière.

*A la plus cruelle , la plus inconstante & la plus ingrate de toutes les femmes, mais la plus aimée encore & la plus aimable.*

Toutes ces qualifications vous sont bien dûes par la conduite que vous tenez. Il est cruel pour moi d'être réduit à vous avouer encore toute ma foiblesse : est-il possible que vous ayez poussé la perfidie jusqu'à ce point ? Mon cœur parle encore en votre faveur , & il a besoin que vous lui confirmiez

vous-même la vérité la plus terrible. Mon amour me dit toujours qu'il ne se peut pas que Cléomélie ait changé; cette adorable Cléomélie qui juroit si tendrement à Edward qu'il lui étoit plus cher que tout ce qui peut flater l'ambition, & que sa vie même : mais hélas ! tous ses sermens, tant d'amour, sont oubliés ; la noire trahison a pris leur place.

Si tu n'avois pas flaté les espérances de mon rival , triompherait-il maintenant du malheureux Edward ? Ah ! je ne le vois que trop ; tu n'as rien à me dire pour ta justification : mais ne pense pas que je souffre tranquillement les maux qui me déchirent. Non, par-

jure ; ce ne fera qu'en m'arrachant la vie , qu'il pourra jouïr d'un bien que j'ai tant de droit de reclamer : Thomson ou Edward seront bientôt les victimes de ta beauté perfide , & de ma tendresse abusée. C'est à quoi je suis résolu ; je ne diffère ma vengeance qu'après une entrevûe que je te conjure de m'accorder : je veux savoir de ta bouche même , par où mon rival a pû obtenir la préférence. Si tu peux justifier ton inconstance , je croirai avoir mérité mon malheur ; ma mort te laissera jouïr paisiblement d'un bonheur que je ne pourrois voir sans le troubler.

Ecris-moi donc , & ne cherche point de prétexte pour me refuser

une entrevûe qui va décider du sort du plus infortuné des hommes.

Si je ne reçois pas une réponse favorable, le porteur de cette Lettre en donnera une de ma part d'une autre espece au trop heureux Thomson.

Que devint Cléomélie à la lecture de ce billet ! Elle connoissoit le caractère de son amant ; il étoit doux, tendre, & respectueux. Le style de cette Lettre lui fit sentir que le désespoir seul avoit pû la lui dicter : mais comment lui répondre ? D'un côté elle craignoit de n'avoir pas la force de soutenir son projet en voyant Edward : de l'autre elle redoutoit, en refusant de le voir,

qu'il ne se portât aux extrémités les plus funestes. Elle souhaita dans ce moment d'être la femme de Thomson, pour avoir encore plus de raison de résister au penchant qui l'entraînoit : mais elle envisageoit en même tems, qu'elle jetteroit son amant dans un désespoir qu'il ne seroit plus possible de retenir. Enfin elle résolut de s'exposer au danger de l'entrevûe, & écrivit ainsi à Edward.

Vos reproches ne m'étonnent point, quoique je ne les mérite pas. Je vous aime, Edward, plus que vous ne le pensez, & plus que je ne le puis dire ; mes actions vous le prouveront assez. Si j'étois aussi cri-



minelle que vous le prétendez ; vous ne pourriez me punir plus cruellement qu'en vous offrant à mes yeux. Je vous accorde l'entrevûe que vous me demandez ; mais qu'elle coûtera cher à mon cœur & au vôtre ! Je ne vous ai jamais caché mes pensées ; quel sera votre désespoir & le mien , quand vous m'entendrez vous dire , que je vous aime, que je suis enchantée de vous voir , mais que ce sera pour la dernière fois ! Ah ! plutôt épargnez-moi la douleur de vous parler ainsi , & contentez-vous de ce billet. Mais vous voulez me voir , il faut vous satisfaire ; je me trouverai à cinq heures au rendez-vous ordinaire. Que je crains cette épreuve !

mais elle est nécessaire , puisqu'il n'y a que ce moyen de vous prouver l'amour & le courage de la malheureuse Cléomélie.

Edward que cette Lettre remplie de contrariétés qu'il ne pouvoit démêler, jetta dans le plus grand embarras, s'écria : quoi ! elle proteste qu'elle m'aime encore, & ne veut plus me voir ! Elle ne se justifie pas même de son inconstance ; elle qui m'avoit juré que rien ne pourroit jamais la déterminer à donner sa main qu'à celui qui toucheroit son cœur ! Plus il pensoit à ce procédé, moins il pouvoit en développer le mystère ; Cléomélie pouvoit seule le lui expliquer. C'est à ceux

qui ont ressenti les fureurs de l'amour, à juger de l'impatience de ce malheureux amant ; il vola au rendez-vous , & n'attendit pas long-tems ; il vit arriver Cléomélie. La tendresse & la crainte jointes à une noble sécurité étoient peintes sur son visage : l'abbatement qu'on y appercevoit , loin d'en altérer les traits , ne les rendoit que plus touchans. Ils demeurèrent quelque tems dans le silence ; les différens mouvemens qui se passoient dans leur ame les empêchoient de parler, & chacun d'eux attendoit que l'autre commençât. L'amour & l'inquiétude forcerent enfin Edward à s'expliquer le premier. Il s'avança vers elle ; & lui prenant les mains qu'il

(29)

baïsoit en les arrosant de larmes :  
Ah ! pourquoi , dit-il , charmante  
Cléomélie , me traitez-vous ainsi ?  
pourquoi vois - je sur votre front  
cette profonde tristesse ? pourquoi  
vos yeux dont les regards portoient  
un feu si doux dans mon ame , sont-  
ils couverts d'un nuage qui m'an-  
nonce la plus affreuse tempête ?  
Vous voulez donc ma mort en  
m'accablant de votre indifférence.  
Non , Edward , répondit-elle en  
soupirant , ce n'est point mon in-  
différence que vous avez à crain-  
dre , mais plutôt l'excès de mon  
amour. Je viens , hélas ! puisque vous  
m'en pressez , vous dire un éternel  
adieu ; bannissez-moi de votre cœur ,  
puisque je suis résolue à vous ban-

nir du mien. Elle alloit poursuivre ; quand la douleur d'Edward l'interrompit ainsi : quoi ! vous osez m'avouer votre perfidie ! Ah ! ne m'en accusez pas , continua-t-elle : ce n'est ni fausseté, ni légereté , ni indifférence ; c'est ma tendresse pour vous qui me fait renoncer à vous-même , à l'objet qui seul eût pû faire le bonheur de ma vie , pour me livrer à celui qui en fera sans doute le supplice. J'immole ma félicité à la tienne ; je te rends ce cœur que je ne peux garder sans attirer sur nous la colere de nos parens , & des malheurs qu'il est encore en ma puissance de prévenir. Enfin puisque le destin ne nous permet pas de vivre l'un pour l'autre,

je suis résolue à donner ma main à Thomson. A ces mots, Edward transporté de fureur dit en frémissant : Depuis quand avez-vous appris l'art de feindre & de trahir ? pensez-vous que j'ajoute foi à de pareils discours ? Vos vertus auroient pû autrefois m'en imposer ; mais maintenant je vois vos desseins. Si mon pere avoit approuvé mon amour, vous auriez été constante, & Thomson auroit soupiré en vain : mais vous craignez la colere de Kennel, & vous ne voulez pas partager la triste situation où il m'auroit réduit ; vous dédaignez un époux qui n'auroit pû vous soutenir avec éclat dans un monde, dont les maximes vous ont déjà



gâté le cœur. O ciel ! peut-on profaner ainsi le nom de l'amour , & le sacrifier lui-même à des richesses méprisables ? En parlant ainsi , il se promenoit à grands pas sans s'apercevoir de l'effet que des reproches si cruels produisoient sur la tendre Cléomélie. Elle étoit immobile , les yeux baissés , la pâleur sur le visage , & dans l'attitude d'une personne abandonnée au désespoir. Un spectacle si touchant changea tout-à-coup la fureur d'Edward en pitié ; il se jeta à ses genoux , lui peignit le repentir dont il étoit pénétré. Cléomélie livrée à la douleur , ne parloit point , ne paroissoit pas même l'entendre. Les allarmes d'Edward redoublerent ; il appella  
du

du secours. Le bon vieillard arriva ; & presque aussi touché que les amans mêmes , il les écoutoit avec un attendrissement qui ne lui laissoit plus rien à leur refuser. Cruel Edward, s'écrioit Cléomélie, en tournant les yeux vers lui, que vous êtes injuste ! Vous avez offensé l'amour & la vérité ; vous apprendrez bientôt par ma mort si c'étoit pour vous ou pour votre rival que je souhaitois de vivre. Ses sanglots redoublés arrêterent ses paroles ; son amant tomba à ses piés , & tâcha de la convaincre de ses regrets ; en demandant son pardon , il cherchoit à la détourner de la résolution qu'elle avoit prise d'épouser son rival. Je vous proteste , disoit-il, que

si je ne cours point lui arracher la vie, personne ne pourra m'empêcher dans ce moment de terminer la mienne à vos yeux. Il prononça ces mots d'un ton si ferme, que Cléomélie, qui ne prenoit le parti d'épouser Thomson que pour guérir Edward d'un amour sans espérance, vit qu'elle l'exposeroit au plus grand danger en persistant dans son dessein. Puisque vous préférez, dit-elle, mon cher Edward, une vie remplie de crainte & de trouble à la liberté que je voulois vous rendre, même aux dépens de mon bonheur, je vous sacrifie Thomson ; je n'écouterai que vos sermens & vos soupirs, & j'attendrai pour nous unir à jamais, que le destin

ait apporté quelque heureux changement à notre situation. A ces mots, Edward sentit succéder dans son ame les transports de la joie à ceux de la fureur. Après qu'il se fut livré quelque tems à ce plaisir, les doutes, les inquiétudes, suites ordinaires des violentes passions, se présenterent en foule à son esprit. Il imagina qu'elle ne cédoit dans ce moment à ses empressements, que pour appaiser son désespoir, & qu'aussi-tôt qu'elle ne le verroit plus, elle exécuteroit son premier projet; considérant surtout qu'elle avoit approuvé les assiduités de Thomson, & qu'elle seroit contrainte par son pere à tenir parole.

Il la pressa si vivement de lui si-

gnier une promesse , & lui protesta tant de fois que c'étoit le seul moyen de lui rendre sa tranquillité , que Cléomélie qui ne songeoit alors qu'à lui plaire , y consentit. Le tendre vieillard approuva tout , consentit à tout , & signa comme témoin un acte qui fut dressé sur le champ , & déposé entre ses mains ; il promit de le garder , & se retira.

Ces deux amans auroient dû être satisfaits l'un de l'autre ; mais l'amour l'est-il jamais ? Edward après avoir obtenu cette promesse , se persuada que Cléomélie étoit absolument à lui. Je suis à présent , dit-il , votre époux ; il ne manque à notre mariage qu'une cérémonie

que ma probité rend inutile : d'ailleurs les Prêtres sont trop scrupuleux pour se passer du consentement de nos parens ; il ne tient pas à moi que tout ne soit dans les formes. Ne me refusez donc pas ce qui m'appartient à titre de mari. Pourquoi ne donneriez-vous pas à l'amour ce que le devoir vous auroit fait accorder à Thomson ? je suis amant & mari. De tendres regards, des discours pressans , & plus que tout cela, la tendresse qui parloit en faveur d'Edward dans le cœur de Cléomélie , la déterminèrent à se rendre : mais ce ne fut pas sans verser des larmes , qu'un pressentiment secret & confus de ses malheurs lui arrachoit au milieu des



transports les plus tendres. Le charme des plaisirs effaça bientôt toute impression de douleur, & la nuit étoit déjà avancée sans que ces deux amans s'en fussent apperçus. Ils se séparèrent avec des regrets dont l'amertume fut adoucie par l'espérance de se voir souvent.

Cléomélie trop remplie de son amour, & effrayée à la vûe des excès auxquels son amant avoit voulu se porter, n'avoit pas eu le tems de réfléchir aux engagemens qu'elle venoit de prendre, ni à la maniere dont elle se déferoit de Thomson. Elle ne fut pas plutôt rendue à elle-même, qu'elle envisagea tous les embarras de sa situation. Elle avoit approuvé les prétentions du rival

d'Edward, & lui en avoit même dit assez pour le flater du succès. Comment changer de langage sans s'exposer à des reproches fondés ? Ce n'étoit pas ce qui faisoit encore sa plus grande inquiétude. Elle avoit reconnu dans le caractère de Thomson tant de douceur, de droiture, & de générosité, qu'elle se flatoit de pouvoir rompre avec lui sans éclat ; tout son embarras étoit de justifier son inconstance aux yeux de son père. La crainte de lui déplaire, l'amour, & le devoir, commençoient à lui faire sentir ces cruelles agitations qu'elle avoit tant craint d'éprouver ; elle passa toute la nuit dans ce trouble : enfin elle en sortit par un projet qui lui

vint tout-à-coup dans l'esprit. Elle pensa que s'il échoüoit, sa situation n'en deviendroit pas plus embarrassante, & que s'il réussissoit, elle éviteroit de déplaire à son pere. Ce dessein étoit d'écrire à Thomson, & elle l'exécuta en ces termes.

Vous n'ignorez pas que je n'ai paru approuver vos prétentions, que pour obéir aux lois d'un pere: mais vous ne savez point que, malgré tout ce que vous valez, vous n'avez pû m'inspirer des sentimens dont vous êtes digne, & que j'aurois pris pour vous, si mon cœur n'eût été rempli d'un objet qui vous avoit prévenu. Je ne puis répondre à vos empressements, que

par des sentimens d'amitié : mais je vais exiger de la vôtre une preuve bien extraordinaire. Je suis si sûre de votre générosité , que je me flate d'obtenir ce que je vous demande : cessez vos visites , je vous en supplie , puisque je ne puis vous l'ordonner ; renoncez à des prétentions inutiles , & qui pourroient , si je les souffrois encore , me rendre la femme du monde la plus méprisable. Vous avez trop de délicatesse , pour vouloir m'obtenir malgré moi-même. Je vous demande en grace de faire entendre que notre rupture vient de vous ; chargez-vous de la réputation d'inconstant plutôt que de laisser croire que je suis une ingr

te : enfin laissez-moi à moi-même ;  
& comptez sur l'amitié & l'estime  
la plus parfaite. Je n'étois pas née  
pour être heureuse avec vous ; par-  
donnez-moi , & me plaignez.

Elle chargea le porteur de lui  
rendre au plutôt la réponse de  
Thomson. De quels tourmens ne  
fut-elle pas agitée, jusqu'à ce qu'elle  
l'eût reçue ? elle savoit combien  
celui-ci l'aimoit , & n'imaginoit pas  
qu'il fût plus maître de son déses-  
poir , qu'Edward ne l'avoit été du  
sien. Elle se préparoit à recevoir  
ses reproches , & croyoit même à  
tous momens le voir entrer chez  
elle : mais il lui envoya cette Lettre,  
qu'elle ouvrit en tremblant.

Vous me demandez une prompté réponse, Madame, & je vous obéis, quoique la Lettre que je reçois de vous m'en ôte presque la force. Que vous ai-je fait, pour me punir si cruellement ? Après m'avoir flaté des plus belles espérances, vous voulez que j'y renonce : vous m'ordonnez de passer pour infidèle, tandis que je meurs d'amour ; de paroître content aux yeux de tout le monde, quand je ressens en secret les maux les plus cruels. Eh bien, Madame, je m'y résous, pour vous convaincre de l'excès de ma tendresse ! Si je ne puis obtenir le cœur & la main de Cléomélie, du moins je lui prouverai que je les méritois.



Qu'on regarde mon procédé comme une foiblesse, votre bonheur m'est trop cher pour ne lui pas sacrifier le mien. Que dirai-je à mon pere & au vôtre, pour excuser l'indignité apparente de cette action? Je ne le fais pas encore, mais quoi qu'il arrive, je ne ferai jamais rien de contraire à vos volontés. Puisse l'objet, que vous comblez par votre tendresse de la plus grande félicité, être aussi reconnoissant que je suis malheureux!

Le plaisir que ressentit Cléomélie à la lecture de cette Lettre, fut troublé à la vûe des maux qu'elle caufoit au plus généreux des hom-

mes. Mais , comme on préfere toujours son bonheur à la félicité des autres , excepté à celle de l'objet aimé , ce chagrin fut bien-tôt effacé , en voyant que le pouvoir de ses charmes n'excitoit pas seulement des passions violentes , mais inspiroit encore de la soumission à ses volontés. Quelques jours après que ces Lettres eurent été écrites entre Thomson & Cléomélie , son pere lui dit avec un visage où la tristesse & la consternation étoient peintes : Ma chere fille , il faut vous détacher de Thomson , il est indigne de vous. Son pere vient de m'annoncer qu'il ne faut plus compter sur lui : il demande à différer son mariage , & le prie de le laisser

voyager. Quoique ce pere soit désespéré d'un pareil procédé, l'aveugle tendresse qu'il a pour son fils, ne lui permet pas de lui refuser ce qu'il desire. Consolez-vous, ma chere Cléomélie, & ne doutez pas que vos vertus ne vous fassent trouver un parti au moins aussi avantageux que celui-ci. Tout ce que je crains, est que vous n'ayez pris pour ce jeune homme des sentimens qu'il ne mérite point. Je ne suis touchée, lui répondit-elle, que du chagrin que cette nouvelle a pû vous causer : que votre tendresse ne s'allarme point : je n'avois reçû ses vœux que par déférence pour vos ordres ; & bien loin de me plaindre de son inconstance, je ne

puis que m'en réjouir : je souhaitois de n'être jamais sa femme. Derland crut qu'un peu de dépit la faisoit parler ainsi , & ne lui demanda pas de plus grands éclaircissemens.

Quel bonheur pour Cléomélie d'être sortie ainsi d'un engagement qu'elle auroit peut-être été obligée de rompre avec éclat ! Elle évitoit de tomber dans la disgrâce de son pere , qui eût voulu découvrir les motifs d'un refus si contraire à son devoir & à ses intérêts. D'un autre côté , elle étoit aussi surprise qu'enchantée de la générosité de Thomson. Son étonnement se changea en admiration , quand elle apprit qu'en effet il partoît , &

qu'elle en eut reçû cette Lettre:

J'ai exécuté vos ordres tout barbares qu'ils étoient. Vous ferez satisfaite : je vous délivre des persécutions d'un homme que vous haïssez , & vous laissez en liberté de combler les vœux de celui que vous aimez. Soyez du moins sensible à l'état malheureux où vous réduisez un esclave si soumis à vos lois. Je vais cacher mes tourmens à tous les yeux , & chercher dans des climats éloignés quelque remède à des maux qui seront sans doute éternels. Votre cruauté me rend digne de votre pitié , qui ne prendra rien sur les sentimens que vous accordez à mon rival. Puissiez-

siez-vous être toujours heureuse avec lui, & n'éprouver jamais d'autres chagrins que celui que mon désespoir doit vous causer ! Adieu pour jamais ; cruelle Cléomélie. Pour jamais ! à cette pensée ; la plume s'échappe de mes doigts tremblans : je ne la reprends que pour vous assurer que je ne cesserais pas de former des vœux pour votre bonheur. Ce sont les sentimens qu'emporte avec lui l'infortuné Thomson.

Le cœur de Cléomélie fut vivement affligé de la situation déplorable où elle réduisoit un homme qui avoit avec elle des procédés si tendres, si nobles, & si touchans.

Elle n'avoit jamais crû qu'il l'eût aimée au point de lui faire de si grands sacrifices. Il abandonnoit un pere qui lui étoit cher , un pays où il avoit beaucoup d'amis, & une fortune si considérable, qu'il ne pouvoit trouver ailleurs de quoi se dédommager de cette perte. En relisant sa Lettre, elle l'arrofa de ses larmes par un mouvement de cette amitié tendre & généreuse , qui ébranle presque autant le cœur que l'amour même. L'admiration & la reconnaissance lui firent écrire ce billet à Thomson.

Je ne trouve point d'expressions assez fortes , trop généreux Thomson , pour vous rendre les senti-



mens d'estime , de vénération ,  
& d'amitié que vous m'inspirez.  
Quelle sensibilité j'éprouve à l'as-  
pect des maux que je vous cause !  
Vous me confirmez votre départ  
que je ne pouvois croire : c'est donc  
moi qui vous réduis à cette extré-  
mité ! cette réflexion m'accable de  
tristesse. Ne privez pas de votre  
présence un pere qui vous aime , ni  
vos amis , des agrémens de votre so-  
ciété ; & ne diminuez pas ce bon-  
heur que vous me souhaitez , en  
me laissant le reproche des maux  
que vous allez souffrir par ma fau-  
te. Mais non , ce n'est point par ma  
faute ; c'est plutôt par un effet de  
ma destinée. Si vous pouviez chan-  
ger tant d'amour en amitié , que je

me trouverois heureuse de recevoir tous les jours des preuves de votre attachement, & de vous en donner du mien ! Mais si l'accomplissement de ces souhaits est impossible, & qu'il n'y ait que le tems & l'absence qui puissent vous rendre le repos, laissez-moi espérer que je vous marquerai quelque jour combien vos vertus m'intéressent à votre sort.

Après l'amour qu'elle ressentoit pour Edward, rien ne la touchoit plus vivement que l'infortune de Thomson. En effet, rien n'est plus triste pour un cœur bien né, que de rendre la vertu malheureuse : il s'accuse en secret d'injustice ; & ce reproche est d'autant plus vif, qu'il

voit l'impossibilité de faire autrement. Il n'y a qu'une passion forte & heureuse pour un autre objet, qui puisse faire diversion à cette douleur. Thomson s'appretoit cependant à partir, & les Matelots n'attendoient que ses ordres : un accident imprévu l'arrêta tout-à-coup. Il ne pouvoit sans manquer aux devoirs les plus sacrés, quitter Bengale. Son pere fut attaqué d'une maladie que les Medecins trouverent dangereuse ; il différa son départ tant qu'elle dura : elle fut longue, & devint tous les jours plus sérieuse. Cette triste situation, & le chagrin d'avoir perdu toute espérance du côté de sa Maîtresse, jetterent le jeune Thomson dans

une mélancolie si profonde , que la fièvre le prit , & mit sa vie en danger. Une passion malheureuse fait souvent plus de ravage dans un cœur vertueux que dans un autre : sa constance prolonge son supplice , & sa modestie l'augmente. Elle va quelquefois jusqu'à lui persuader , qu'on lui fait justice en ne l'aimant pas ; & la mortification de l'amour propre jette dans l'ame un abattement capable même d'influer sur la santé.

Edward & Cléomélie passoient pendant ce tems-là leurs jours dans une félicité qui leur sembloit parfaite : enivrés de plaisirs , ils ne songeoient guere aux malheurs qui les menaçoient , & qui n'étoient

que trop prochains. Cléomélie s'aperçut bien-tôt qu'elle se trouvoit dans l'affreuse situation d'une fille, qui s'est livrée à l'amour sans réserve. Elle avertit Edward de son état ; il l'apprit avec joie, voyant que ce feroit une occasion de déclarer leur mariage , & une raison pour obliger son pere à le confirmer. Mais la connoissance qu'elle avoit du caractère de Kennel , la porta à ne pas consentir à faire aucune démarche ; elle aimoit mieux souffrir les malheurs de sa situation , que d'exposer Edward à perdre sa fortune , & à s'attirer la haine de son pere. Elle parut à son amant si ferme dans sa résolution , qu'il ne voulut pas dans ce mo-

ment la contredire. Il la quitta dans le dessein de disposer son ami à prêter sa maison & ses secours à Cléomélie , pour un tems qui n'étoit pas éloigné.

Mais les soins qu'elle avoit pris pour cacher son état à tout le monde , & surtout aux yeux des femmes de sa connoissance , furent inutiles. Plusieurs étoient jalouses de sa beauté , & pénétrèrent son secret. Une pareille faute ne trouve guere d'excuse auprès d'elles : c'est moins par vertu qu'elles la condamnent , que par une secrete jalousie que l'air du mépris cache , & que la conduite décele. Mille passions réunies ne laissent alors dans ces cœurs rivaux , nulle place à la com-

passion. On parla d'abord de cette nouvelle à l'oreille, & bien-tôt ce ne fut plus un mystere ; Derland fut le dernier à en être informé. Un ami intime crut devoir l'en avertir : l'estime qu'il avoit pour sa fille, ne lui permit pas d'abord d'ajouër foi à ces rapports ; cependant il brûloit d'impatience de la voir. Il la vit, & tourna la conversation de maniere à lui faire entendre qu'une fille bien née ne pouvoit être trop circonspecte dans ses démarches : que la malignité & l'envie s'efforçoient toujours de noircir l'innocence & la vertu. C'est ainsi que ce pere tendre & malheureux vouloit faire comprendre à sa fille quels étoient les discours qu'on tenoit



sur son compte. Il en avoit dit assez pour être entendu : elle ne douta point que son secret ne fût découvert. Sa contenance embarrassée, & un tremblement qu'elle s'efforçoit de cacher, allarmerent plus son pere, que tout ce qu'on lui avoit dit ; & la regardant plus attentivement : Quoi ! dit-il, avec un cri qui marquoit la surprise & la douleur dont il étoit agité ; quoi ! vous paroissez confuse ? qui peut en être la cause ? ah ! je ne le vois que trop. Ciel ! seroit-il possible que ma fille eût oublié ce qu'elle doit à son pere & à elle-même ? Si ce nouveau malheur, le plus grand de ceux que j'ai éprouvés, étoit vrai, il me coûteroit la vie. A ces mots,

l'infortunée Cléomélie tomba aux piés de Derland, qui ne douta plus de son malheur. L'état funeste où il la voyoit, suspendit sa colere : il ne sentit plus que de la tendresse & de la pitié. Elle lui avoit toujours été si chere, & ses sentimens vertueux lui étoient si connus, qu'il attendit, pour la condamner, qu'il eût appris d'elle-même les circonstances de son aventure. Il la prit dans ses bras, & s'empressa de la rassûrer. Les fautes dont le repentir nous accable, les diminuent aux yeux de ceux mêmes à qui elles attirent des malheurs, quand ils ont des coeurs sensibles. Un pere surtout est un Dieu propice que les remords désarment toujours. Ce ne

fut pas fans peine que Cléomélie découvrit la conduite qu'elle avoit tenue avec son amant ; mais ce fut avec une ingénuité noble , & ce courage intéreffant qui justifie presque seul les fautes qu'il fait avouer. Tout le reproche , ajoûta-t-elle , que j'aye à me faire , est de m'être engagée sans le consentement d'un pere à qui je dois tout. J'ai manqué à la reconnoissance , mais non à la vertu : je suis l'épouse d'Edward.

Derland répondit peu de chose à ce discours : ayant pris sa résolution sur ce qu'il devoit faire , il sortit & fut trouver ce jeune homme. Il voulut d'abord faire tomber sur lui tout le poids de sa colere : mais Edward lui répondit avec tant

de respect , & de bonne foi , qu'il fut bien-tôt défarmé. La probité l'est aisément par l'amour , quand il est aussi sincère qu'extrême , & qu'il veut devenir légitime. Edward jura à Derland qu'il ne desiroit rien tant que de s'unir à sa fille par un lien solemnel : que le seul obstacle à cette union avoit été la crainte d'encourir la disgrâce de son pere , dont il avoit attendu la mort pour se déclarer. Ils jugerent à propos d'aller ensemble trouver Kennel : Derland se plaignit devant lui , & demanda raison de l'injure faite à sa fille. Edward exposa la passion extrême qu'il avoit pour elle , & fit tous ses efforts pour obtenir le consentement de son pere. Ils n'omi-

rent rien tous deux de ce qui pouvoit faire réussir leur dessein : mais ils avoient affaire aux plus dur de tous les hommes. Les transports d'un fils plein de son amour , & les larmes d'un pere outragé , furent également inutiles. Enfin , voyant qu'il n'y avoit plus d'espoir de toucher Kennel , Derland lui dit , qu'il alloit trouver le Gouverneur , qui à la vûe du contrat , l'obligeroit à donner à son fils une pension suffisante pour l'entretien d'une femme. Il le traita avec cette hauteur froide & noble que donnent la raison & la vertu offensées , & qui humilie plus le vice , que les éclats de la plus violente colere. L'amour propre de Kennel en fut un peu mor-

tifié : mais la promesse de son fils parut l'embarrasser beaucoup plus. Les faits qui semblent à ces âmes dures & basses opposés à leurs intérêts , les irritent davantage que le mépris le plus marqué. Ils s'y attendent , pour ainsi dire , ou du moins regrettent peu la perte de l'estime des hommes qu'ils n'ont point recherchée : mais ils ne s'attendent jamais à rien perdre des biens de la fortune auxquels ils ont tout sacrifié. En voyant l'acte que Derland lui montrait , Kennel réfléchit un moment ; & composant son visage & ses discours , sembla céder à la force des raisons. Vous ne me trouverez pas , lui dit-il , contraire à la justice que je vous dois : je vous

demande jusqu'à demain pour prendre un parti convenable. Si je trouve que mon fils soit toujours dans les mêmes sentimens, je ne m'opposerai plus à son bonheur. L'amant fut transporté de joie ; & le pere s'en retourna chez lui assez satisfait. Il ne voulut rien dire à Cléomélie de ce qui s'étoit passé, pour lui laisser tout entier le plaisir de la surprise, ne doutant pas que ce mariage ne fût célébré le lendemain.

Il alla chez Kennel ce jour-là, comme ils en étoient convenus. Quel coup terrible pour lui, lorsqu'il apprit qu'Edward étoit parti sur un Vaisseau qui faisoit route vers l'Europe ! Le désespoir & la fureur  
de



de Derland furent inexprimables ; il demanda à parler à Kennel : on le lui refusa. Il se plaignit en vain de la trahison du pere & de l'infidélité du fils. Le lâche Kennel s'étoit attendu à ces emportemens , dont il avoit voulu s'épargner l'éclat. Derland courut sur le champ se plaindre au Gouverneur : Kennel fut contraint de s'y rendre ; & se justifia , en mettant ce procédé odieux sur le compte de son fils. Il m'a prié , dit-il , de le laisser partir de Bengale , plutôt que de lui faire épouser une femme sans fortune , & d'une conduite suspecte. Je n'ai pû refuser à mon fils de lui laisser prendre ce parti. J'en suis fâché : mais il m'étoit trop cher pour le

contraindre à accomplir un mariage pour lequel il marquoit tant de répugnance. Enfin Derland ne put obtenir autre chose que la pitié du Gouverneur. Il s'en retourna pénétré du plus violent chagrin : les démarches qu'il avoit faites pour sauver l'honneur de sa fille , ne servoient qu'à rendre son malheur plus certain , & l'exposoit lui-même à la censure du public. Pour comble de disgrâce , il trouva Cléomélie dans les derniers accès d'une douleur dont la cause les déshonoroit tous deux. Elle mit au monde un fils. Son pere attendit qu'elle fût hors de danger , pour lui annoncer les plus tristes nouvelles. Enfin elle les apprit , & d'abord ne put les

croire ; se rappelant la tendresse excessive d'Edward , ses sermens tant de fois répétés , elle pensa que Kennel l'avoit forcé de partir , & ne se plaignit que de la barbarie du pere. Mais bien-tôt ces idées s'évanouïrent , & firent place aux plus cruelles réflexions. Si Edward , disoit-elle , est aussi innocent que je me le persuade , pourquoi n'a-t-il pas trouvé quelque moyen d'échapper à la violence de son pere ? Du moins il auroit dû m'écrire : hélas ! je ne le vois que trop ; je suis trahie par le plus coupable des hommes. A ces mots , elle ressentit une émotion si vive , & si dangereuse pour sa vie , que le tems seul , & les forces de la jeunesse la sauve-

rent. Elle se rétablit insensiblement ; mais Derland avoit été atteint d'un chagrin si accablant , qu'il succomba , & finit en peu de jours sa vie infortunée.

Sa fille se trouvoit dans les plus funestes conjonctures : elle perdoit un pere tendre , son appui , & sa consolation , sans pouvoir se dissimuler qu'elle étoit la cause de sa mort : malheur plus grand que sa mort même. Les fautes qui nous en attirent de pareils , nous semblent des crimes ; & nos regrets deviennent des remords. L'unique source de tant de maux ; un amant qu'elle aimoit encore plus que sa vie , la trahissoit. Elle se voyoit chargée , d'un enfant dont l'unique

ressource étoit dans un bien qui dépériroit tous les jours , parce qu'elle ne pourroit l'augmenter par son industrie. Sans considération , sans amis , dénuée de tous secours , elle fut saisie de la plus cruelle douleur , & tomba dans une mélancolie qui auroit eû de funestes suites , si un événement heureux & imprévu ne les eût prévenues.

Sa malheureuse aventure n'avoit pas été ignorée du jeune Thomson : il étoit rétabli de sa maladie , & son pere lui avoit laissé en mourant , une grande fortune. La conduite de Cléomélie n'avoit point encore effacé en lui l'impression de ses charmes. Il ne put apprendre ses malheurs , sans songer à y remé-

dier : il crut d'abord que ce n'étoit que par compassion qu'il y étoit porté ; mais il fentit bien-tôt son amour se rallumer ; & imputant toutes les fautes de sa Maîtresse à la perfidie de son rival, il la justifia si bien dans son esprit, qu'il résolut de faire son bonheur si elle y consentoit. Un amant ordinaire n'auroit pas conçu ce projet, par une certaine délicatesse. Le véritable amour en inspire une plus grande, & qui met au-dessus de toutes les considérations contraires aux intérêts de l'objet aimé. Quand une passion infortunée devient si généreuse, elle peut être placée au rang des premières vertus. Thomson craignit même que sa Maîtresse ne re-



(71)

gardât la visite qu'il devoit lui faire ;  
comme un reproche de ses procédés : il lui écrivit ainsi , pour lui faire  
connoître ses sentimens.

Ne pensez pas , charmante Cléomélie , que je veuille insulter à vos malheurs , ni vous reprocher la cruauté qui vous les a attirés ; je ne les impute qu'à la destinée. Oui , vous êtes trop belle pour être coupable ; votre vertu a été trompée par la perfidie d'Edward : il en doit seul porter toute la honte. Puisse le Ciel accabler des plus cruels tourmens le traître qui vous a fait une si sanglante injure ! Mais pourquoi mon cœur maudit-il un objet qui vous est peut-être encore cher ?

E iiij



Que dis-je ? cela ne peut être. Vous méprisez fans doute , autant que vous le devez , un barbare si indigne de votre tendresse. Ah , que je serois heureux , si ma constance pouvoit vous convaincre que j'entreprendrois tout pour mériter le titre que cet infidele a refusé ! Ma vie & ma fortune seroient à vous pour jamais. Ayez donc pitié d'une passion que les plus cruelles épreuves n'ont pû détruire.

Quelle fut la surprise de Clémélie ! Après avoir parcouru cette Lettre , son esprit pouvoit à peine concevoir ce que ses yeux venoient de lire. Elle favoit que la passion de Thomson étoit généreuse & dé-

(73)

fintéressée : mais elle n'imaginoit pas qu'elle continuât à cet excès. Ce procédé la remplit d'admiration & d'amitié pour Thomson. Quel effet produisit en elle la comparaison qu'elle fit du caractère de ses deux amans ! Elle étoit indignée d'avoir aimé l'un , & surprise de n'aimer pas déjà l'autre : mille combats la déchiroient. Son cœur étoit partagé entre l'amour qu'elle sentoît encore pour Edward , & le desir de se venger de sa trahison : elle se la retraça dans toute sa noirceur. La crainte de devoir trop à un homme qui n'avoit que des reproches à lui faire , l'arrêtoit encore. Cependant une action aussi noble & aussi rare que celle de

Thomson, méritoit un remerciement,  
Voici la réponse qu'elle lui fit.

Accablée d'ignominie , & environnée de malheurs, comment puis-je répondre à votre générosité ? La honte me condamne pour jamais au silence : vos vertus m'obligent à le rompre. Une passion aveugle, & une confiance sans bornes , ont été la source de mon infortune ; mais pourquoi vous en rappeler le souvenir ? Il doit vous être aussi cruel qu'à moi-même , puisque vous m'aimez encore : je cesse donc de vous en parler. Il n'est pas moins embarrassant de m'expliquer sur vos offres. Si je les acceptois , vous ne croiriez devoir ma main qu'au desir

de me venger de l'infidélité d'Edward : ainsi pour votre repos , je préfère à la jouissance de votre fortune le don de votre amitié. C'est tout ce que vous devez m'accorder, & ce que je peux recevoir de vous dans l'état où je suis.

Thomson ne fut pas surpris qu'elle ne se rendît pas d'abord à sa proposition , & crut que sa présence feroit plus que sa Lettre. Il fut la voir : elle le reçut avec un air de tristesse & d'embarras qui augmentoit encore l'éclat de sa beauté. Plus amoureux que jamais, il renouvela ses instances , pressa , pleura même, & toucha enfin le cœur de Clémélie de cette compassion vive &

généreuse qui ressemble tant à l'amour, & qui cependant en est encore si différente. Elle demanda du tems pour se déterminer, l'obtint, & l'employa à se convaincre encore de l'infidélité de son amant. Tout ne servit qu'à la lui confirmer, & à l'irriter de plus en plus. Elle se trouvoit dans cette situation, lorsque Thomson vint la presser avec plus d'ardeur que jamais, de se déclarer en sa faveur. La considération du triste état de ses affaires, le desir de se venger d'un perfide, un mouvement de reconnoissance & d'admiration, qu'excitoient en elle les procédés de ce nouvel amant, sentiment qu'elle prit peut-être pour de l'amour, lui firent enfin donner son

consentement. Elle voulut, avant tout, assurer le sort de son fils, en obligeant Kennel à lui faire une pension : mais Thomfon prétendit absolument se charger de l'éducation & de la fortune de cet enfant, surcroît de générosité & de service, qui porta enfin sa mere à céder aux prieres de son bienfaiteur, qui la supplia de fixer le jour de la célébration de leur mariage.

Il fut célébré sans pompe ; le titre d'époux n'affoiblit point en Thomfon les transports de l'amant. Cléomélie ressentit même d'abord cette satisfaction douce & tranquile qu'on éprouve après avoir fait une bonne action. Mais son cœur fut bien-tôt agité de mouvemens qu'elle auroit

voulu étouffer , & que ses efforts inutiles rendoient plus violens. Surprise & affligée de n'avoir point d'amour pour son mari , elle se sentoît toujours entraînée en secret vers son amant. Son trouble & ses combats furent cachés à tous les yeux ; & jamais époux ne parurent plus heureux que Thomson & Clémélie : tranquillité apparente , qui fut troublée par les plus tristes événemens.

L'époux qui avoit paru jusqu'ici l'homme du monde le plus satisfait , tomba tout-à-coup dans une sombre mélancolie. Quoiqu'il cherchât la solitude pour dérober aux yeux sa profonde tristesse , ses soupirs fréquens , & son visage abbatu ,



déceloient le chagrin qui le devoit. On en parloit diversement, & toujours au désavantage de son épouse : on croyoit qu'il se repentoit de ce qu'il avoit fait pour elle. Elle-même ne sachant à quoi attribuer un changement si subit, en eut une très-vive inquiétude ; & sûre de n'avoir rien à se reprocher, le pressa de lui dire la cause de sa tristesse. Il refusa constamment de la satisfaire, mais toujours avec la plus grande douceur. Elle s'allarma de plus en plus, surtout quand elle eut remarqué, que lorsqu'il la regardoit, & que leurs yeux se rencontroient, il baissoit les siens en soupirant. Croyant sa gloire intéressée à savoir ce qui se passoit dans

le cœur de son époux ; & ne pouvant plus demeurer dans une si cruelle incertitude , elle renouvelloit toujours ses instances pour l'obliger à s'expliquer. Ne me pressez point , lui dit-il un jour , de vous découvrir ce secret : vous devez l'ignorer ; je dois vous le cacher à jamais , pour votre tranquillité. En vous le révélant , je vous associerois à mon malheur , & il n'en deviendroit que plus grand. A ces mots , elle garda un profond silence , se retira pour verser un torrent de larmes , & se livrer aux plus cruelles réflexions.

Ils passèrent quelques mois dans cette affreuse situation , & y seroient restés long-tems , si Thomson n'avoit

voit pas été obligé d'aller pour quelques jours à la campagne. Clémélie après son départ, toujours remplie de son inquiétude, étant appuyée sur un sofa, apperçut l'habit que Thomson avoit quitté en partant. La curiosité la porta à chercher dans les poches, si elle ne trouveroit rien qui pût l'éclaircir. Parmi plusieurs papiers, elle remarqua une Lettre qui lui étoit adressée. Quel fut son étonnement ! Edward l'avoit écrite. Elle fut saisie d'un frémissement qui la lui fit tomber des mains : elle hésita quelque tems à l'ouvrir ; mais enfin le cruel état où elle se trouvoit ne lui laissant plus rien à ménager, elle la reprit, & y lut ces mots.

Daignerez - vous , charmante Cléomélie , jeter les yeux sur la Lettre d'un homme que vous croyez peut-être le plus lâche & le plus criminel de tous ? J'ai enfin trouvé l'occasion de vous donner l'éclaircissement nécessaire à la preuve de mon innocence. Quelle injustice , vous m'avez faite, si vous m'avez crû coupable ! Non : c'est au plus barbare des peres à qui nous devons imputer tous nos malheurs. Il ne feignit de m'accorder ce que je demandois, que pour mieux me tromper. Voici comme il conduisit une trahison qui me coûtera sans doute la vie.

Il me proposa le lendemain de notre entrevûe, d'aller visiter sur un Vaisseau des effets précieux qu'il

avoit fait embarquer. A peine y fus-je entré, que des gens apostés me saisirent, & me chargerent de chaînes. On me transporta dans la chambre du Capitaine, qui avoit ordre de mettre aussi-tôt à la voile. J'ignorai pendant toute la route le lieu de ma destination : ce ne fut qu'en descendant à terre, que j'appris que Moca étoit celui où je devois demeurer. Je brûlois de trouver une occasion de vous écrire pour me justifier. Je profite du départ d'un Vaisseau, dont le Maître vous remettra ma Lettre. Que ne puis-je m'embarquer avec lui ! Mes chagrins m'ont abbatu au point que je suis actuellement au lit, & hors d'état d'entreprendre le voyage. On

attend un autre Navire qui partira dans trois semaines ; j'espere alors être guéri, & m'aller jeter aux piés de l'unique objet qui m'attache à la vie.

Tu as écouté mes vœux avec tant de bonté, que je ne puis croire que tu m'aye soupçonné un instant d'infidélité, malgré toutes les apparences qui sont contre moi : ce qui fait mon plus cruel tourment, est de penser à l'état où je t'ai laissée : l'image des maux que tu as soufferts m'a toujours poursuivi ; je meurs d'impatience de te revoir. Quand reviendra le moment où je pourrai dans tes bras, te renouveler les plus tendres & les plus sacrés sermens d'un amour dont je brûlerai toute ma vie ?

Le cœur de Cléomélie, pendant la lecture de cette Lettre, étoit agité si violemment, qu'elle s'écria en la finissant : Ah ! malheureux Edward, & plus malheureuse mille fois la triste Cléomélie ! A ces mots, une sueur froide se répandit sur son visage, & elle tomba évanouïe. Son mari qui rentroit dans cet instant, & qui avoit entendu ce qu'elle avoit dit, fit tous ses efforts pour lui rendre ses sens. Pourquoi, lui dit-il, après qu'elle les eut repris, avez-vous voulu connoître ce que j'avois résolu de vous cacher ? Je n'en avois que trop prévû les funestes effets. Ah ! ne me parle pas, répondit-elle, en oubliant dans ce moment ce qu'elle lui devoit ; ton



funeste amour a causé tous mes malheurs. Edward est fidele : il est mon époux , & tu n'es que l'usurpateur de ses droits. C'est moi qui les ai trahis en cédant à tes empressements.

Pour calmer ce désespoir, Thomas employa tout ce que l'amour a de plus tendre. Elle rappella peu à peu sa raison , conjura son mari de lui pardonner les transports indiscrets dont elle n'avoit pû se rendre maîtresse , & le pressa de lui apprendre par quel hasard cette Lettre étoit tombée entre ses mains.

J'étois , dit-il , sur le Port , lorsqu'un homme s'avança vers moi , pour me demander où demeueroit Derland. Je lui répondis qu'il étoit

mort , & que sa fille s'étoit retirée chez moi. Il me donna cette fatale Lettre , en me priant de vous la rendre. Sur ce qu'il m'avoit dit qu'elle venoit de Moca , & qu'elle étoit d'Edward , je réfolus de vous la cacher , pour vous épargner le souvenir d'un homme dont vous aviez tant à vous plaindre. Je la lus ; que devins-je , en apprenant l'innocence de ce rival que je croyois si coupable ? Je me regardai dès ce moment comme l'auteur de votre infortune : & voilà la cause de la profonde mélancolie où je suis tombé. En vain j'ai voulu , en déroband ce funeste billet à votre connoissance , vous soustraire aux regrets dont je viens d'être témoin. Que je plains

Cléomélie & Edward ! il vient à Bengale , & va savoir que vous ne pouvez plus être à lui.

Non , jamais je ne le reverrai , dit-elle ; je fuirai sa présence , la vôtre , & la vûe de tous les humains. Que mon malheur est affreux ! ah ! ne seroit-ce pas l'augmenter encore que de m'exposer à voir ici Edward & Thomson ? Vous , le plus vertueux des hommes , lui , le plus fidele des amans ; tous deux infortunés l'un par l'autre , & pour moi seule. Vos bienfaits & mon devoir m'attachent à vous ; mon cœur m'entraîne vers Edward ; il faut le fuir : quoique je fusse inexorable à ses vœux , je n'en deviendrois pas moins ingrate envers vous. Vous

connoissez l'amour ; il est injuste , & inspire toujours de la haine pour l'obstacle qui l'arrête : plus cet obstacle est insurmontable & légitime , plus il le rend odieux. Quelle honte & quel crime ne feroient-ce pas pour moi de vous haïr ? Je ne serai pas moins malheureuse en fuyant de ces lieux , mais je serai moins coupable.

Ah ! pouvez-vous jamais le devenir , dit Thomson , & moi craindre de m'attirer votre haine ? Non : votre cœur est encore plus soumis au devoir qu'à l'amour. Ma tendresse obtiendra de plus en plus votre amitié , & vous forcera peut-être à quitter un projet qui me désespere : l'exécution en seroit aussi

inutile à votre bonheur , que funeste à votre époux , & peut-être à Edward. Qu'aurez-vous à craindre en demeurant ici ? Vous ne l'y verrez point : sa générosité sans doute lui fera éviter votre aspect avec autant de soin, que votre vertu va vous porter à fuir le sien. Plus infortuné , & aussi tendre que lui, je ne ferai pas moins généreux, quoi qu'il puisse m'en coûter, je vous épargnerai ma présence. Ne suis-je pas destiné à vous faire les plus grands sacrifices ? Je voudrois que la félicité pour laquelle je vous en ai tant fait, pût elle-même en devenir un : je romprois par un coup qui m'arracheroit la vie, des nœuds qui font votre malheur.

A ce discours, touchée de tant d'amour & de générosité, Cléomélie se jetta aux piés de son époux, qui la releva à l'instant. Elle ne put lui répondre que par des sanglots & des larmes, dont l'abondance sembloit devoir la suffoquer. Celles qui faissent au milieu d'une grande douleur, l'adoucissent quelquefois quand on les laisse couler en liberté. Thomson quitta son épouse, dans l'espoir de la retrouver plus tranquile; mais elle ne fut pas plutôt seule & livrée à elle-même, qu'elle s'écria : Oui, je suis la femme d'Edward; il m'aime encore, & je l'adore. Les sermens sont plus forts que les lois : il a reçu les miens. Que dis-je ? ah ! malheureu-

se, ne les as-tu pas donnés à Thomson ? mais verras-tu mourir Edward de douleur ? Arrachons-nous plutôt d'un séjour , où tout m'est odieux , jusqu'à moi-même.

Rien ne put la détourner de la résolution qu'elle prit de fuir de Bengale , & de s'embarquer à l'insû de son mari dans un Vaisseau freté pour l'Angleterre : elle ne balança pas un moment ; & n'ayant communiqué son dessein à personne , elle partit , après avoir laissé ce Billet à Thomson.

Edward doit arriver bien-tôt ; je pars , pour ne pas manquer à ce que je vous dois : je l'adore encore autant que je vous admire. Je vous



donne la plus grande preuve de mon estime , en vous laissant mon fils. Il apprendra de Thomfon à être honnête homme.. Adieu ; oubliez un cœur qui ne peut être à vous , & que vous méritez.

A peine l'infortunée Cléomélie étoit-elle partie de Bengale , qu'Edward y arriva : son premier soin fut de demander de ses nouvelles ; celle de son mariage le jeta dans la plus grande consternation. Il voulut en être convaincu par lui-même ; mais quel fut son désespoir , quand il apprit qu'elle étoit partie pour un Pays dont elle avoit voulu taire le nom ! Quelques amis tâcherent en vain de le consoler : il n'étoit pas

plus capable de recevoir ce secours, que celle qui étoit la cause d'une douleur si cruelle. On l'entraîna chez lui, où il revit un pere, qu'il ne pouvoit regarder que comme un barbare, & comme l'unique auteur de sa funeste destinée. Il eut besoin de se souvenir de tout le respect qu'il lui devoit, pour ne lui en pas manquer. Toute sa colere se tourna du côté de Thomson, sur qui il résolut de se venger de la perte de Clémélie. Il lui envoya un cartel auquel son rival répondit comme il le devoit. Ils se trouverent tous deux le lendemain dans les jardins de Bonensales. A la vûe l'un de l'autre, leur fureur redoubla ; le tems ne fut point perdu en explications : la

rapidité des coups qu'ils se portoient , les empêchoit de s'en garantir. Leur but étoit de s'arracher mutuellement la vie. Le combat auroit été bien-tôt funeste à tous deux, si l'épée de Thomson ne se fût rompue au moment que son adversaire le perçoit de la sienne. Il tomba , en s'écriant, Edward je te pardonne.

Celui-ci fut ému de pitié à la vûe du sang de son rival , & courut avertir un de ses amis du danger pressant de cet ennemi malheureux. Il songea aussi-tôt à sa sûreté : son pere qu'il informa de sa triste aventure , le fit monter sur un Vaisseau Espagnol qui prit le large avant qu'on eût pû apprendre ce qui s'étoit passé.

Le bruit de la mort de Thomson se répandit bien-tôt : le regret en fut général. Ses meilleurs amis coururent lui rendre les derniers devoirs , ou lui porter des secours , s'il en étoit encore tems. Tout le monde s'empressa avec la même ardeur à sauver les jours d'un homme, que ses vertus rendoient si cher ; son péril étoit devenu un malheur public. On le transporta dans sa maison , & on trouva que sa blessure n'étoit pas mortelle. Il se rétablit enfin , & quelques mois de repos lui rendirent toute sa santé.

Quand son danger fut passé ; Kennel écrivit à son fils , pour le faire revenir ; mais Edward n'étoit plus en Espagne quand cette Lettre

y arriva. Un ami chez lequel il avoit  
 demeuré, crut devoir la décache-  
 ter, & répondre au pere. Il lui ap-  
 prit que son fils avoit été obligé de  
 quitter Séville; par une de ces aven-  
 tures de galanterie, qui n'auroit été  
 qu'une bagatelle en tout autre Pays  
 qu'en Espagne; où les Tuteurs &  
 les Maris sont sujets à voir leur ja-  
 lousie se tourner en fureur. Il lui  
 marquoit encore qu'il ignoroit les  
 lieux où étoit à présent Edward.  
 Kennel tremblant du danger de son  
 fils, se repentit de s'être opposé à  
 son mariage. Mais laissons-le se li-  
 vrer à ses regrets; les remords de  
 ceux qui lui ressemblent, n'intéres-  
 sent point.

La malheureuse Cléomélie em-

barquée pour l'Angleterre, dans le dessein d'y passer le reste de ses jours auprès de quelques parens qu'elle ne connoissoit pas encore, faisoit voile avec un vent d'abord assez favorable : mais il s'éleva bien-tôt une si furieuse tempête, qu'en moins de deux heures, le Vaisseau perdit tous ses mâts, & le Pilote toute espérance ; & comme les autres, il ne s'occupoit plus qu'à se recommander au Ciel. Cléomélie étoit la seule qui eut conservé sa fermeté. Elle regardoit le malheur qui la menaçoit, comme la fin de ses tourmens ; & se préparant à la mort, demandoit à Dieu de lui pardonner les erreurs de sa vie. Le Capitaine du Vaisseau entra dans sa chambre : elle étoit

à genoux , & il se mit dans la même posture auprès d'elle.

Permettez-moi, dit-il, Madame, de joindre mes prieres aux vôtres : je m'approche de vous, pour vous sauver, s'il est possible, ou pour périr auprès de vous. Cléomélie s'apercevant qu'il prononçoit ces mots d'un ton de passion, & avec des yeux qui découvroient ce qui se passoit dans son ame, jetta sur lui des regards où son étonnement étoit marqué, & capables d'inspirer le respect. Vous êtes sans doute surprise, Madame, continua Baker, c'étoit le nom du Capitaine, de la déclaration que je vous fais dans le moment le plus terrible. Comme nous ne pouvons être sauvés que



par un miracle , & que je vois l'infant où les vagues vont nous engloutir pour jamais ; je n'ai pas voulu mourir fans vous déclarer le violent amour que vos charmes m'ont inspiré. Au premier moment que je vous ai vûe , ma flamme étoit fans espérance ; & j'ai cent fois souhaité la mort. Elle se présente , je profite de cette occasion pour vous instruire de mes sentimens : vous les ignoreriez encore , si nous n'étions pas dans une situation désespérée.

La surprise de Cléomélie à cette déclaration fut extrême : elle crut d'abord que la peur du danger avoit troublé l'esprit du Capitaine : mais voyant qu'il n'y avoit rien que de bien suivi dans ses propos , elle lui

répondit ainsi, en s'efforçant de dissimuler sa crainte.

Si ce discours m'eût été adressé dans un autre tems, j'aurois pensé que vous ne me l'auriez tenu que pour dissiper la tristesse dont je suis accablée par les plus justes causes. J'ai trop bonne opinion de vous, pour croire que dans ce moment vous ayez dessein d'insulter à mes malheurs. Je n'impute ce procédé qu'au désordre que l'image d'une mort prochaine peut avoir jetté dans votre ame : autrement, seroit-il possible que vous pensassiez dans cet instant à autre chose, qu'au péril affreux qui nous environne ?

Je ne suis point étonné, reprit Baker, que vous jugiez ainsi de mon

action : mon amour & la manière de vous le découvrir font si extraordinaires , que vous pouvez le regarder comme une folie. Mais , charmante Cléomélie , je connois vos malheurs : vous avez ressenti comme moi , les tourmens d'un amour réduit au désespoir , n'aurez-vous nulle pitié du mien ? Cette plainte retraça si vivement à Cléomélie le souvenir de ses infortunes , que les larmes lui tomberent des yeux. Elle se livra si fort à sa douleur , qu'elle oublia la crainte de la mort , & même le péril où l'amour de Baker pouvoit la jeter. Hélas ! dit-elle , vous connoissez donc ma malheureuse destinée : oui , l'amour & le désespoir m'ont fait quitter Ben-

gâle , & m'ont exposée à la fureur des flots , & à l'offense que je reçois de vous.

Ah ! Madame , poursuivit le Capitaine , daignez m'écouter : c'est moins mon amour que ma raison qui va vous parler maintenant. Songez que vous vous sacrifiez à un point d'honneur trop délicat : l'amour pourroit combler vos desirs , si votre vertu trop scrupuleuse n'étoit pas la cause de vos tourmens. Des chimeres vous font des maux réels. Thomson que vous quittez , ne doit plus vous aimer ; Edward est absent , & sans doute infidèle : il le deviendra sûrement , dès qu'il saura que vous avez épousé son rival. D'ailleurs seule , & privée d'ap-

puï , qu'allez-vous faire en Angleterre ? J'y ai un établissement considérable ; je vous offre ma main, & pour le moins autant d'amour que ces deux rivaux. Préférez un avantage présent à un malheur certain, & à je ne sai quel héroïsme, source de maux imaginaires, & d'une misere réelle. Vous me direz peut-être que mes propositions ne sont guere mieux fondées que vos espérances , puisque ce vaisseau est prêt de périr. J'en conviens ; mais ne pourrions - nous pas tirer parti de notre malheur ? Je vois que l'image du péril ne vous a pas fait plus d'impression qu'à moi ; effet de la supériorité de notre raison, & de l'évidence du danger, qui nous ont

ôté la frayeur en nous en montrant l'inutilité. Votre fermeté me prouve que vous avez l'esprit aussi libre de préjugés que le cœur exempt de crainte. Si différens des autres hommes, voulons-nous comme eux mourir dans la tristesse ? Il faut la bannir ; quand on a étouffé la terreur, plus on est prêt de perdre la vie, & plus la jouissance en doit être précieuse. Nous sommes à la fleur de l'âge, & la mort approche ; vous ne la redoutez point : je la brave. Faisons plus ; osons en adoucir, & même en effacer les horreurs. Ce discours qui embarrassoit beaucoup Cléomélie, fut interrompu par un cri de joie poussé par tout l'équipage, à la vûe du calme qui



commençoit à renaître ; on crut même avoir apperçû la terre : Baker fut obligé d'aller donner des ordres. Il vit qu'il avoit tenu une route opposée à celle qu'il avoit voulu prendre, & ne put discerner quelles étoient les côtes dont il s'approchoit. Il étoit dans cet embarras, lorsqu'il apperçut un Vaisseau qui sembloit être parti des lieux où le sien alloit : il le joignit bien-tôt, & le reconnut pour Anglois. Les deux Capitaines se parlerent de loin. Baker fut qu'il étoit vis-à-vis de Ternate, une des Isles Molucques, appartenantes aux Portugais. Il apprit encore qu'un Gentilhomme nommé Edward, qui étoit dans le Vaisseau parti depuis long-tems de



Bengale , en demandoit des nouvelles. Cléomélie sortie de sa chambre pour respirer sur le tillac , n'eut pas plutôt entendu prononcer ce nom fatal , qu'elle jeta les yeux sur l'autre Navire qui s'approchoit de plus en plus , & crut y reconnoître son amant. Elle poussa un grand cri , & fit un mouvement si involontaire & si prompt , qu'elle feroit tombée dans la mer , si Baker ne l'eût retenue entre ses bras. Il l'emporta dans sa chambre , en ordonnant une manoeuvre qui éloigna bien-tôt les deux équipages de la vûe l'un de l'autre.

Le Capitaine n'eut pas le tems de renouveler ses instances auprès de Cléomélie ; ils arriverent dans

le moment à Ternate, où le Gouverneur qui connoissoit Baker, leur fit une réception dont ils eurent lieu d'être satisfaits. Il présenta Cléomélie à son épouse, & lui donna pour compagne une jeune Espagnole arrivée depuis peu de son Pays. Elle unissoit une beauté rare à un air si noble & si touchant, que, si elle n'inspiroit pas d'abord de l'amour à tous ceux qui la voyoient, elle leur inspiroit du moins de la confiance en elle : Cléomélie lui donna en peu de tems une partie de la sienne. Ces deux belles personnes passerent quelques jours à se prouver l'estime & l'amitié qu'elles avoient conçûe l'une pour l'autre : mais cette bienveillance se

changea subitement en haine par la plus triste aventure. Baker que Cléomélie avoit prié de s'informer dans l'Isle, des motifs qui y avoient amené & en avoient fait partir son amant, lui vint dire sans aucun ménagement, & avec une joie qu'il pouvoit à peine contenir, que cette Espagnole étoit la femme d'Edward. Il ajoûta que ce Gentilhomme étoit parti sans elle de Ternate pour des affaires importantes, & apparemment pour déterminer Kennel à consentir à ce mariage, & à la recevoir chez lui. Quelle nouvelle pour Cléomélie ! Elle ne voulut pas cependant s'en rapporter tout-à-fait aux discours du Capitaine, & prétendit tirer des éclair-

ciffemens de la bouche même de Dona Flora : c'étoit le nom de l'Espagnole , qui demeura d'accord de tout ce que lui dit l'Angloise , & finit par affûrer que , si l'on ne venoit bien-tôt la chercher à Ternate , elle partiroit au plutôt pour Bengale. Ce fut un coup de foudre pour la tendre Cléomélie , qui ne pouvoit , malgré tous ses efforts , étouffer un amour que son devoir condamnoit. Quoi , disoit-elle , Edward n'est qu'un perfide ! quoi ! je n'en puis douter ! Hélas ! je l'ai crû aussi fidèle que je suis malheureuse ! il m'a trompée , trahie , & je l'aime encore ! J'ai quitté le plus généreux des hommes , réduit sans doute au désespoir par ma fuite , pour épar-

(111)

gner à l'ingrat la douleur de me voir entre les bras d'un autre ? & il étoit aux piés de ma rivale, où il lui juroit de m'oublier pour jamais. En abandonnant Bengale, je pensois éviter les plus grands malheurs, & j'en trouve ici de plus cruels : quelle horrible trahison ! quel comble d'infortune ! Que je suis honteuse de mon erreur, & désespérée de mon amour ! Non, je ne survivrai point à tant de honte & de tourmens.

Cléomélie fut si frappée de ce nouveau malheur, & si agitée par ces combats, qu'elle en tomba dangereusement malade. On la transporta par ses ordres loin de la maison où étoit sa rivale : elle voulut

absolument partir pour l'Angleterre, sans considérer l'état déplorable où elle se trouvoit. Ce fut alors qu'elle reçut des nouvelles de Bengale, qui lui apprirent que le vertueux Thomson étoit mort. Après avoir donné des larmes à son trépas, & des éloges à ses vertus, elle sentit que la tendresse qu'elle avoit toujours eue pour son fils, se réveilloit toute entière : son cœur maternel lui fit changer le dessein que l'amour désespéré lui avoit fait prendre. Touchée en envisageant la situation malheureuse où devoit se trouver cet enfant depuis la mort du seul homme qui lui servoit d'appui, elle ne balança pas à s'en retourner à Bengale. On la vit s'embarquer dans

un

un Vaisseau qui se trouva prêt, & partir malgré ses indispositions, & les représentations de Baker, résolu de la suivre. Elle y consentit; elle ne le craignoit plus, & il pouvoit lui être utile; l'amour qui ne fut jamais en lui qu'un goût assez vif, n'eût pas seul été capable de lui faire prendre ce parti; l'intérêt le guidoit encore. Parent de Thomson, quoique de fort loin, il étoit son unique héritier: l'espérance de cueillir une grande succession, & d'épouser une femme charmante, le fit donc se rembarquer pour Bengale, & renvoyer son Vaisseau en Angleterre.

Il apprit à Cléomélie que Dona Flora étoit déjà partie pour Ben-



gale , sans avoir attendu qu'Edward la fût venu chercher , & même sans en avoir reçu de nouvelles. Baker voyant Cléomélie dégagée de ses liens par la mort de Thomson , & trahie enfin par celui qu'elle avoit tant aimé , crut ce moment favorable pour lui présenter encore ses vœux. Il joignit à cette offre celle de toute la fortune de son parent réunie à la sienne. Elle l'écouta avec une si grande tranquillité , que le peu d'expérience du Capitaine en matière d'amour , lui fit prendre pour de la bonté , ce qui n'étoit en effet , que de l'indifférence , & même du mépris. Il se persuada aisément que , quand elle seroit rétablie de ses indispositions ,

& arrivée à Bengale , elle n'hésiteroit pas à l'épouser , aux yeux même d'Edward , dont elle avoit tant de raison de se venger.

Ils arriverent heureusement dans cette habitation , où tous les événemens qu'ils avoient appris à Ternate leur furent confirmés. Le renouvellement de douleur qu'en ressentit Cléomélie , fut adouci par la vûe de son fils. Elle se livra aux tendresses du sang , qui suspendent quelquefois les peines de l'amour , mais qui ne peuvent jamais les affoiblir. Cet enfant lui fut amené par un parent de Thomson , qui lui remit en même tems une donation que celui-ci lui avoit faite de tous ses biens. Elle fut presque accablée de ce der-

nier trait de générosité , & se sentit humiliée de n'avoir pû donner son amour à un homme qui en étoit si digne , & qui paroissoit si différent de celui qu'elle aimoit encore. Que ne suis-je , disoit-elle en elle-même , aussi indignée de la trahison d'Edward , que je suis désespérée de la mort du généreux Thomson ! Je dois l'admirer & le regretter toute ma vie. Que le cœur est injuste & bizarre ! il se refuse presque toujours à l'objet le plus vertueux & le plus constant , pour se livrer au plus perfide.

Baker n'apprit point sans étonnement que Thomson avoit légué tous ses biens à sa femme. Il ressentit même , malgré son goût pour

elle, une émotion désagréable, dont il ne put d'abord démêler la cause : il reconnut bien-tôt, que c'étoit l'intérêt qui prenoit dans son cœur le dessus de la tendresse; elle ne résiste guere à cette épreuve, quand elle n'est pas véritable. Le Capitaine résolut sur le champ ou d'obliger Cléomélie à l'épouser, ou de faire casser le testament. Il fut la trouver, & lui dit : Je ne suis pas plus surpris que fâché, Madame, que mon parent vous ait laissé toute sa succession. Vous la méritez : mais je n'en étois pas indigne. Je vous crois assez équitable pour en convenir, & même assez généreuse pour vouloir réparer l'injustice qu'il m'a faite. J'aime mieux attendre cette

réparation de votre bonté, que du pouvoir des Lois. La disposition de votre cœur me fera peut-être assez favorable pour me porter à ne rien changer à celle du testament de Thomson. Prononcez donc, Madame ; décidez de votre sort & du mien : étrange alternative ! J'attens mon bonheur de votre consentement, ou mon malheur de votre refus. Vous allez devenir ou ma femme, ou mon ennemie

Je ne ferai jamais ni l'une ni l'autre, répondit Cléomélie, de l'air du mépris le plus marqué : je n'attendrai point que les Lois aient décidé, pour vous rendre ces biens dont vous faites tant de cas. Reprenez-les, Monsieur, je ne m'en réserve

que ce qui m'appartient par mon état ; il m'en restera peut-être encore assez , pour me passer du reste des hommes. Leur perfidie ou leur avidité m'ont pour jamais dégoûtée de leur commerce ; il est presque toujours odieux ou funeste.

Baker fut confondu à ce discours : il regarda attentivement Cléomélie , se radoucit , avoua ses torts , demanda pardon , & fit de ces extravagances si désagréables aux yeux même de celles qui en sont l'objet , quand ce n'est point l'amour qui porte à les faire. Plusieurs personnes qui vinrent voir Cléomélie , quand Baker fut sorti , lui conseillèrent de ménager l'esprit de cet homme , & lui prouve-

rent qu'il pouvoit devenir aussi dangereux pour elle , qu'il lui paroissoit fâcheux , avide & ridicule.

Le lendemain elle reçut une visite à laquelle elle ne s'attendoit guere. Kennel demanda à lui parler sur une affaire de la dernière conséquence. Elle hésita d'abord à recevoir chez elle un homme dont la présence lui devoit être si odieuse ; mais un desir secret de savoir ce qui le portoit à la venir voir , l'obligea à lui en accorder la permission. Il parut & lui tint un langage bien différent de celui qu'il avoit tenu à Derland quelque tems auparavant.

Mon fils , dit-il , auroit été trop heureux de vous avoir épousée, Ma-



dame , & je suis bien puni de m'être opposé à ses desirs. Il a contracté depuis peu un mariage qui me désespere , & qui nous déshonore ; il s'est donné une femme sans bien , & sans doute sans honneur , puisqu'elle aime déjà un autre que lui. Pendant son absence, je me suis assuré de son malheur : mais on peut l'en tirer , si vous l'aimez encore. La promesse qu'il vous a faite est antérieure à ce nouveau lien : pour peu que vous daigniez vous joindre à moi, en réclamant vos droits devant le Gouverneur instruit de toute leur solidité , vous rendrez l'honneur & le repos à une famille dont vous allez faire l'ornement & la gloire.

L'entière confirmation de l'infidélité d'Edward, excita dans l'ame de Cléomélie tant de jalousie & de douleur, qu'elle eut besoin, pour arrêter ses larmes, de la présence de Kennel, dont les discours la remplissoient d'indignation; sentiment impétueux, & seul capable de prévenir, ou du moins d'aider à cacher la foiblesse des autres passions qu'on ressent en même tems. Quoi! Vous osez, lui dit-elle, me proposer d'avoir recours à la Loi, pour me faire rendre justice par celui qui m'a trahie si lâchement? Sa perfidie l'a rendu aussi indigne de moi, que la médiocrité de ma fortune m'avoit fait paroître à vos yeux peu digne de lui. Je vous épar-

gne l'amertume de beaucoup d'autres reproches que je serois en droit de vous faire : je n'abuserai point de la supériorité que me donnent sur vous votre malheur & la vertu. Allez ; ne troublez plus le repos de ma vie ; je ne m'intéresse plus au sort de votre fils. On me verra peut-être disposer de ma main, mais ce ne sera jamais en sa faveur ; & si je ne puis la donner à l'amour, ce sera du moins à la probité.

Baker qui étoit présent, sourit à ces dernières paroles, en se tournant vers Kennel, comme pour lui faire entendre qu'elles le regardoient. Il le reconduisit dans le dessein de lui en expliquer le sens plus clairement, soit qu'il voulût

augmenter encore l'embarras du pere de son rival , ou qu'il crût en effet que Cléomélie songeoit à l'épouser. Kennel eut d'autant moins de peine à se le persuader, que le bruit s'en étoit déjà répandu par les soins même du Capitaine, qui avoit regardé comme une affaire accomplie , un projet imaginé par lui seul. Il ne concevoit pas que Cléomélie pût faire autrement que d'y consentir, par la crainte où il la croyoit de se voir contester sa fortune. Ceux que l'intérêt guide, n'imaginent jamais qu'on puisse être conduit par d'autres vûes. Baker reçut dans le moment un ordre très-précis de partir, pour s'opposer aux courses de quelques Vaisseaux Fran-

çois qui paroissent menacer les côtes. Il vint faire ses adieux à sa maîtresse, & lui apprit qu'Edward arrivoit incessamment; qu'il falloit pour le punir hâter la cérémonie du mariage projeté. Eh ! de quel mariage , lui dit Cléomélie ? Du vôtre qui sera le mien, Madame , répondit Baker ; nous le célébrerons après ma course : mon amour impatient me la fera expédier au plutôt. Je voudrois cependant que vous eussiez pour moi un peu de reconnoissance : il y a apparence , que je ne devrai votre main qu'à la vengeance que vous voulez prendre de mon rival ; mais je ne chicane jamais. Pour vous prouver ma passion , je vous sacrifie même une

certaine délicatesse , que je ferois valoir tout aussi bien qu'un autre , si j'en avois le tems & la volonté. Parbleu , ce petit M. Edward sera bien surpris de trouver à son retour sa maîtresse mariée , & sa femme infidèle ; & par qui encore l'est-elle devenue ? Par son meilleur ami , un certain Espagnol qu'il aime , dit-on , à la folie , & qui prétend à son tour , que c'est par belle passion pour lui , qu'il voit soir & matin Madame Edward.

Cléomélie étoit si distraite , qu'elle n'entendit presque pas les discours du Capitaine , & ne fut tirée de sa profonde rêverie , que par les supplications qu'il lui fit pour obtenir d'elle une parole positive sur

leur prétendu mariage. Je ne suis point, Monsieur, lui dit-elle, dans une situation d'esprit à pouvoir rien décider : cependant, puisque vous me pressez, je vous dirai que je ne puis vous tromper. Vous devez m'entendre : mais, consolez-vous ; la foiblesse de ma santé & mes chagrins ne vous laisseront pas encore long-tems attendre la possession de ce que vous desirez le plus. A ce discours, le Capitaine sortit fort mécontent, & protesta tout bas qu'il plaideroit.

Cléomélie ne fut pas plutôt seule, que toujours agitée de la douleur la plus violente, elle envisagea d'un coup d'œil tous les malheurs de sa vie : tantôt se reprochant la



mort de son pere , & celle même de Thomson ; tantôt se rappelant le bonheur des jours qu'elle avoit passés avec son amant , elle n'en trouvoit sa perfidie que plus affreuse. Que tant d'amour étoit à plaindre ! Elle adoroit plus que jamais l'objet du sien , sans pouvoir vaincre une passion dont la force augmentoit de plus en plus par les tourmens de la jalousie. La vûe de tant de maux la fit frémir. Ne sachant aucun moyen de sortir de cet abîme , elle tomba dans les accès d'un désespoir sombre & profond , qui la détacha peu à peu de la vie : mal d'autant plus terrible , que ceux qui en sont attaqués , paroissent tranquiles. Les funestes projets qu'ils forment

forment contre eux-mêmes, n'en font que plus difficiles à prévenir, & plus aisés à exécuter.

La triste Cléomélie, après avoir pris tous les soins que l'éducation & la fortune de son fils exigeoient d'elle, résolut enfin de terminer ses jours & ses tourmens en se précipitant dans la mer. Nulle considération ne put la détourner de ce dessein : la Religion n'eut pas plus d'empire sur son esprit que la raison. L'une ne lui offroit que des consolations ou des peines éloignées, dont l'image ne pouvoit arrêter en elle les mouvemens d'une douleur affreuse & présente : l'autre, souvent propre à guérir des maux médiocres, étoit devenue l'a-

liment des siens, parce qu'ils étoient extrêmes. En effet , quand ils sont si violens , la raison ne fournit plus que des motifs qui les augmentent toujours. Cléomélie fut se débar-rasser de ses femmes qui ne la quit-toient point , quand elle sortoit , & prit le chemin d'une promenade so-litaire où elle alloit ordinairement. C'étoit une espece de désert , où des dunes élevées & panchées sur la mer , formoient un précipice af-freux. Elle entendit tout-à-coup , près d'un petit sentier qui y menoit , des cris plaintifs. Ses yeux se tour-nerent vers l'endroit d'où ils par-toient : elle vit un homme percé de coups & baigné dans son sang , qu'un autre s'efforçoit d'étancher

en bandant ses blessures. Celui-ci ne l'eut pas plutôt apperçûe, qu'il la supplia de l'aider à secourir son ami. Malgré la violence du désespoir qui la dévorait, elle sentit encore le mouvement de la pitié, s'approcha du mourant, & le reconnut pour Edward. A ce spectacle, elle-même eut besoin de secours, & tomba aux piés de ces deux hommes, en prononçant ces paroles : Ah ! parjure, mais trop malheureux Edward ! Elle n'en put dire davantage, & la douleur sembla lui avoir ravi pour jamais l'usage de ses sens. Aux accens de cette voix si connue & si chere, le blessé parut reprendre ses esprits, & r'ouvrit plus d'une fois les yeux, pour

( 132 )

voir encore l'objet de sa tendresse, avant que d'expirer. Il la vit dans un état presque aussi déplorable que le sien. Cet aspect lui causa une si grande émotion, que ses plaies se r'ouvrirent, malgré les soins de son ami, qui l'avoit quitté un instant, pour en donner à Cléomélie. Cet ami l'avoit reconnue à sa douleur & à celle d'Edward. Ces deux amans auroient peut-être expiré dans ce lieu, malgré les secours de cet homme si zélé, incapable lui seul de leur donner tous ceux dont ils avoient besoin, s'il ne fût pas survenu plusieurs personnes qui le seconderent, & les transporterent chez eux.

Dom Bernard ( c'étoit le nom

de cet ami si empessé) n'eut pas plutôt vû Edward secouru par les mains des Chirurgiens, & remis dans une situation d'esprit plus tranquille, qu'il courut chez Cléomélie. Il la trouva dans un trouble & un abattement qui marquoient le chagrin le plus profond & la plus vive agitation. Il lui demanda en grace de l'écouter ; & après l'avoir obtenu, lui parla ainsi :

li C'est moi seul, Madame, qui suis cause des malheurs d'Edward & des vôtres : je viens les terminer, ou m'en punir à vos yeux, si après m'avoir entendu, vous les imputez encore à mon malheureux ami.

no Ce début, loin de disposer l'es-

prit de Cléomélie en faveur de son amant , lui fit croire qu'on alloit lui débiter une fable inventée pour le justifier ; tant elle étoit encore prévenue contre lui. Elle se prépara cependant à écouter Dom Bernard d'un air qui montrait plus le peu de foi qu'elle ajoûteroit à ce qu'il alloit lui dire, que le peu d'intérêt qu'elle y prendroit.

Je dois mon bonheur au généreux Edward , continua-t-il ; & il me l'a procuré aux dépens du sien même. Vous savez , Madame , qu'après l'affaire qu'il eut avec Thomson , il fut envoyé par son pere en Espagne : il vint à Séville , & fut reçu, à la recommandation d'un de ses amis , chez Dom Gaspard mon



parent, homme riche & avare ; tuteur & amant d'une jeune personne pour qui j'avois conçu la plus violente passion. Isabelle ( c'est ainsi que s'appelloit ma maîtresse ) parut touchée de mes soins, & me confia qu'elle craignoit moins de mourir, que d'épouser Dom Gaspard. Pour détourner ce malheur, je pris des mesures dont il fut instruit, & je fus à mon tour qu'il en prenoit contre moi de plus sûres ; je fus contraint de les prévenir par la fuite. L'aimable Edward avoit bien voulu s'intéresser à mon sort, & pendant mon absence agissoit pour moi avec autant de chaleur, qu'il l'auroit fait pour lui-même. Isabelle que Gaspard étoit prêt d'entraîner

à l'autel ; informée que mon ami alloit faire voile vers Bengale où j'étois, vint se jeter à ses piés pour lui demander de l'amener avec lui, lui jurant que, s'il lui refusoit cette grace, elle se perceroit le coeur à ses yeux. Il n'en falloit pas tant pour porter le plus généreux des hommes, & le plus tendre des amis, à lui promettre tout ce qu'elle lui demandoit. Il la fit embarquer heureusement dans le Vaisseau qui l'attendoit, & où ils convinrent qu'elle changeroit de nom, & passeroit pour son épouse. Pénétré pour vous d'un amour qui ne peut être comparé qu'à celui que je ressens pour Isabelle, il ignoroit toujours votre sort. Cette inquiétude affreu-

le, & le desir violent d'en sortir, en apprenant le nom des lieux où vous étiez, le poursuivoient sans cesse. Arrivé à Ternate, il fut enfin par un Vaissseau de Bengale, que vous en étiez partie pour l'Angleterre : il laissa Isabelle à Ternate chez des amis intimes, me fit instruire de sa destinée, & s'embarqua sur le champ pour Londres, où il éprouva des maux que l'amour seul rend supportables. Le plus grand de tous ceux qu'il y souffrit, fut de vous y chercher inutilement. Il revint à Bengale, où il n'est arrivé que depuis avant-hier; il y apprit votre retour avec des transports de joie & de tendresse, qui furent bien-tôt troublés par le plus singulier obstacle.

Isabelle étoit arrivée depuis peu de jours de Ternate en ce Pays , où elle ne me trouva point ; munie de Lettres qu'Edward lui avoit écrites , comme à sa femme , elle fut s'établir chez Kennel sur le pié d'épouse de son fils. En vain lui représentai-je à mon retour tous les inconvéniens qui pouvoient naître de cette démarche : je ne pus vaincre en elle un scrupule extraordinaire. Vous connoissez le caractère des femmes de mon Pays , & vous savez combien elles sont attachées aux formalités de la Religion : j'étois parent d'Isabelle , & même d'assez près ; elle ne voulut jamais , malgré l'amour qu'elle avoit pour moi , consentir à notre mariage , ni

même défabufer Kennel , qu'on n'eût obtenu des dispenses de Rome. D'ailleurs , elle ne trouvoit pas qu'elle pût demeurer chez moi avec bienséance , & me conjura cent fois, les larmes aux yeux , de laisser encore pendant quelque tems les choses dans l'état où elles étoient. Edward trouva donc à son arrivée d'Angleterre le bruit de son mariage avec Isabelle répandu & confirmé par-tout. Ne doutant point que vous n'en fussiez informée , il n'osoit se présenter devant vous , ni vous tirer d'erreur , sans mon consentement. Ce cruel embarras, joint à la vive douleur que lui causa le bruit de votre hymen avec Baker , le mit dans un état déplorable. Je

compris & ressentis à la fois tout le malheur de sa situation ; & me déterminai à le faire cesser, en vous découvrant moi-même ma destinée. J'allois ce matin chez vous dans ce dessein, lorsqu'en passant du côté des Dunes où vous nous avez trouvés tantôt, j'apperçus le malheureux Edward percé de coups, & noyé dans son sang. Deux hommes que ma présence fit enfuir dans un Vaisseau que je reconnus pour Espagnol, & qui prit aussitôt le large, avoient mis mon ami dans cet état funeste. Je ne doute point que ce ne soit des assassins envoyés ici par Dom Gaspard pour enlever Isabelle, ou se venger d'Edward qu'il croit son rival. Voilà, Mada-

me , les obligations que j'ai à ce tendre ami : le fidel récit que je viens de vous en faire , doit servir à sa justification ; que ce détail y soit inutile , ou qu'il y contribue , je ne me croirai jamais quitte envers Edward , qu'en sacrifiant ma vie à son bonheur.

Cléomélie plus attentive à ce discours , & même plus agitée , qu'elle ne l'auroit souhaité , garda pendant quelque tems un profond silence. Elle pensoit , que ne connoissant pas Dom Bernard , qui seul encore attestoit l'innocence de son amant , elle ne pouvoit sans imprudence donner à ce récit une créance entière.

Je ne saurois , Monsieur , lui dit-



elle, qu'applaudir à l'amitié qu'Edward a pour vous ; votre reconnaissance est juste : je n'ai qu'un mot à vous dire sur ce qu'il attend de moi ; il aura bientôt ma réponse. Je fais des vœux pour sa santé, par l'intérêt que je dois prendre à tout homme malheureux : l'affoiblissement de la mienne ne me permet pas de m'expliquer plus longtemps avec vous : adieu, Monsieur.

Dom Bernard sortit peu satisfait, & laissa Clémélie livrée aux plus grandes agitations. Elle voyoit enfin son amant justifié, & en resentoit de tems en tems des mouvemens de joie & d'amour, dont elle étoit saisie, malgré elle : sa raison les réprimoit aussi-tôt, & fai-

soit succéder dans son ame , la crainte à l'espérance , & le trouble à la tranquillité. Les sentimens les plus doux repressoient bientôt la place des plus tumultueux. Elle étoit dans ces combats , & auroit peut-être cédé à l'amour , si une de ses femmes qui avoit sa confiance , & que Baker avoit mise dans ses intérêts , ne lui eût persuadé , que Dom Bernard passoit à Bengale pour un aventurier ; qu'on avoit des preuves certaines du mariage d'Edward & d'Isabelle , & que les Domestiques de Kennel avoient vû les deux époux se donner mutuellement des marques de leur tendresse. Ces discours fondés en apparence, replongerent Cléomélie dans

de nouvelles inquiétudes plus cruelles que les premières. Les tourmens de la jalousie ne se renouvellent jamais sans devenir plus violens ; le dépit de s'être trompé se joint à une plus grande certitude d'avoir été trahi, & porte l'amour propre à étouffer la tendresse ou du moins à la cacher. Cléomélie après avoir éprouvé encore bien des combats, se détermina enfin à ne plus entendre parler d'Edward. La mélancolie qui l'avoit quittée à mesure que l'espérance étoit rentrée dans son ame, y revint insensiblement, y ramena le désespoir, & le funeste dessein qu'elle avoit eû de quitter la vie.

Ce fut dans ces circonstances,  
qu'elle

qu'elle reçut un message de Dom Bernard. Il lui apprenoit que la dispense qu'Isabelle & lui attendoient depuis si long-tems , étoit enfin arrivée; que le soir même on devoit célébrer leur mariage. On ajoûtoit que la santé d'Edward se rétablissoit de jour en jour, & qu'il espéroit pouvoir bien-tôt lui-même lui demander la permission de se jeter à ses piés, pour lui jurer un amour éternel.

Sa maîtresse résolue de le haïr & de l'oublier, ajoûta peu de foi à ces protestations , & crut même avoir pénétré l'intention de ce message. Elle se persuada qu'ils avoient tous formé le projet de la tromper : quelles chimères la jalousie ne sug- gere-t-elle pas à ceux qu'elle possé-

de ! Cléomélie imagina même qu'Isabelle avoit exigé d'Edward son époux , qu'il feindroit d'aimer encore sa première maîtresse , jusqu'à ce que sa femme eût jugé à propos de faire cesser cette erreur , pour rendre sa gloire plus complète ; idée prise de la connoissance du caractère des femmes , dont la haine qu'elles ressentent les unes pour les autres , veut presque toujours ajoûter dans leurs conquêtes le triomphe à la victoire , & la vengeance au plaisir. Prévenue de ces idées , Cléomélie entendit en vain quelques bruits publics confirmer dès le lendemain même le mariage de Dom Bernard & d'Isabelle ; rien ne pouvoit la tirer d'erreur : enfin

les deux époux vinrent avec une suite nombreuse lui rendre visite. A l'aspect de sa prétendue rivale, dont la beauté étoit plus éclatante que jamais, elle sentit par quelques mouvemens de jalousie, qu'elle n'avoit pas encore étouffé l'amour : mais le dépit la soutint, & lui fit prendre un air tranquile, & presque indifférent. Eh ! bien, Madame, lui dit Dom Bernard, douterez-vous encore que nous soyons mariés Isabelle & moi ? Mon cher Edward, le moins coupable des hommes, sera-t-il toujours le plus infortuné ? Elle lui répondit froidement, qu'il n'étoit plus tems de lui en parler, qu'elle avoit pris son parti, résolue d'éteindre pour ja-

mais un amour , source de tant de maux , & si capable de lui en attirer encore. Je ne daignerai seulement pas me plaindre , ajouta-t-elle , des mauvais procédés d'un homme que je dois oublier : j'espère y réussir ; on n'aime pas longtemps ceux qu'on n'estime plus. Je crois d'ailleurs avoir pénétré les motifs qui vous engagent à faire ce que vous paroissez entreprendre ici pour lui. Ainsi , permettez-moi de vous quitter , pour vous épargner des reproches qui m'aviliroient plus qu'ils ne me vengeroient. A ces mots , elle se leva pour s'en aller : on vit alors un des gens de la suite des deux époux , tirer un poignard de dessous sa robe , & se disposer



à s'en frapper lui-même. Dom Bernard, avec un grand cri, lui retint tout-à-coup le bras, en lui disant : Ah ! cher Edward, arrêtez : découvrez-vous à Cléomélie. En effet, c'étoit lui-même caché sous ce déguisement. Il étoit venu pour voir encore sa maîtresse, l'obliger à décider de son sort, & pour expirer à ses yeux, s'il n'étoit plus aimé. Il tomba à ses piés ; & tenant d'une main celles de Cléomélie qu'il arrosoit de ses pleurs, il levoit de l'autre le poignard, en protestant qu'il alloit s'en percer à l'instant même, s'il n'obtenoit pas sa grace. Un spectacle si terrible & si touchant, avoit rempli tous les cœurs de la plus grande émotion, & on

étoit dans l'attente de l'événement. Celle, des femmes de Cléomélie, qui avoit noirci la conduite d'Edward dans l'esprit de sa maîtresse, étoit présente : touchée elle-même jusqu'aux larmes, d'une scène si attendrissante, elle ressentit le repentir de sa faute. L'ame de ces sortes de personnes est aussi facile qu'extrême dans ses mouvemens, & la même foiblesse qui l'a livrée au vice, la ramene à la vertu. Cette femme d'ailleurs informée que Baker avoit été tué dans sa course, & n'ayant plus rien à craindre, ni à espérer de lui, eut enfin le courage d'avouer à sa maîtresse la fausseté des discours qu'elle-même avoit tenus contre Edward. Cléomélie

(151)

transportée d'amour , de joie , & d'admiration , s'écria en embrassant son amant , qui étoit toujours à ses piés : Ah ! cher Edward , que tu m'as coûté de larmes , & que je te dois de plaisirs maintenant ! Je n'ai différé si long-tems à te montrer l'excès de mon amour , que pour t'en trouver plus digne : juge de sa violence. Le faux bruit de ton infidélité m'avoit fait renoncer à la vie ; ta constance me la rend chère , & me fait désirer de vivre toujours , pour te prouver toute ma tendresse : mes vœux sont comblés , si tant de passion peut satisfaire la tienne. Edward à peine revenu de sa surprise , pénétré de reconnoissance , enivré d'amour , n'eut pas

K üij

(152)

la force de lui répondre. Sans pouvoir lui dire encore que des mots entrecoupés de soupirs & de larmes, il l'entraîna à l'Autel, où ils ajoutèrent à leur mariage ce qui y manquoit. Après la mort de Kennel, ils s'embarquerent avec leur fils, Dom Bernard, & Isabelle, pour Londres, où ils arriverent heureusement, & jouïssent encore d'une félicité digne de leur amour & de leurs vertus.

F I N.

L'HEUREUX  
ENLEVEMENT;

NOUVELLE ESPAGNOLE.

Traduite de l'Anglois , d'après  
Mademoiselle ELIZE HAYWOOD,

*Par Monsieur \*\*\**

1871  
The following is a list of the  
names of the persons who  
were present at the  
meeting of the  
Board of Directors  
of the  
Company held on  
the 15th day of  
January 1871.

---

## L'HEUREUX ENLEVEMENT.

**J** Amais beauté ne parut à Madrid avec tant d'éclat, & ne causa une admiration plus générale, que celle de la jeune Emilie. Son pere, Dom Giffardo, se voyant tourmenté chaque jour par les plus pressantes sollicitations, & ne pouvant par de fortes raisons disposer d'elle pendant l'absence de son fils, qui étoit employé dans les Cours Etrangères à des Négociations de la plus grande importance, prit le parti, pour éviter les engagements qu'elle pourroit peut-être prendre contre sa



NOUVELLE ESPAGNE  
de l'Espagne de l'Anglais, de l'Anglais  
de l'Anglais de l'Anglais  
Par M. de la Harpe \*\*\*

---

## L'HEUREUX ENLEVEMENT.

J'Amis beauté ne parut à ~~aucun~~  
avec tant d'éclat, & ne ~~causa~~ ~~une~~  
admiration plus générale, que celle  
de la jeune Emilie. Son père, ~~de~~  
Giffardo, se voyant ~~tourmenté~~  
que jour par les plus ~~pressantes~~  
solicitations, & ne pouvant  
fortes raisons, disposa de  
dans l'absence de son ~~frère~~  
employé dans les ~~Comptes~~  
à de ~~Négociation~~  
bit être plus  
eux Protecteur  
qu'il combla ses

(156)

volonté, de l'envoyer chez une de ses parentes dans l'Andalousie, où elle demeureroit cachée sous un nom emprunté jusqu'à son retour.

Cette jeune beauté obéit sans répugnance, sachant bien que cet éloignement ne venoit pas d'un défaut de tendresse pour elle. Dom Giffardo emporté par sa jeunesse, avoit commis un crime d'Etat, qui l'avoit exposé à toute la sévérité des Lois du Gouvernement ; il avoit été arrêté, & ses biens confisqués : on lui avoit seulement sauvé la vie. Il avoit alors un fils, dont le Duc d'Albe étoit grand-pere maternel ; l'intercession de ce grand homme obtint la confiscation des biens de Dom Giffardo au profit de ce petit-

filis , aux conditions qu'il le feroit élever avec foin , & furtout qu'il n'entretiendroit aucune correfpondance avec fon pere Giffardo. Le Duc promit tout , & l'envoya faire fes premiers exercices à Rome. Il mit fi bien à profit l'éducation qui lui avoit été donnée , qu'à fon retour , il s'attira par les grands progrès qu'il avoit faits , l'admiration de tous ceux qui l'avoient connu.

Le Duc l'envoya voyager dans toutes les Cours de l'Europe ; il en revint avec tous les agrémens qu'il avoit pû ramaffer dans chacune de celles où il avoit féjourné.

Personne ne pouvoit être plus accompli. Son généreux Protecteur en fut fi fatisfait , qu'il combla fes

bienfaits , en le présentant au Roi , dont il eut l'honneur de baiser la main. Ce Monarque prit de lui une si bonne opinion , qu'il lui fit la grace de lui dire que les belles qualités du fils avoient presque effacé de sa mémoire les fautes du pere : il ne put cependant obtenir du Duc la permission de voir sa famille ; mais seulement celle de partager avec son pere une partie de son bien pour sa subsistance. Le Duc étant obligé de retourner dans les Pays-Bas, Dom Henriqués, car c'est le nom de ce jeune homme si accompli, l'y accompagna pendant le séjour qu'il y fit. Il fut ensuite employé en ambassade auprès du Duc de Parme ; pendant tout ce tems ,

il n'avoit point encore vû son pere ; ni une soeur qui étoit née après la disgrâce de son pere ; c'est celle dont l'aventure fait le sujet de cette Histoire. Dom Giffardo avoit donc grande raison de ne pas marier sa fille jusqu'au retour de son fils , qui avoit seul le pouvoir de lui donner une dot convenable à sa naissance & à l'établissement qu'elle pourroit former. Il s'en présentoit assez dont la passion étoit assez grande , pour regarder sa possession comme le plus grand thrésor : mais Giffardo en perdant sa fortune , n'avoit pas perdu les sentimens de grandeur d'ame , & n'auroit pas consenti que sa fille eût contracté une aussi grande obligation envers quelqu'un qui auroit

peut-être pû quelque jour lui reprocher l'infortune de son pere. Il insinua les mêmes sentimens à la jeune Emilie, qui prit aisément le parti de se retirer de Madrid jusqu'au retour de son frere.

Avec un cœur extrêmement libre, & l'esprit le plus tranquile, elle arriva à Séville : mais hélas ! elle trouva bien-tôt là, ce que toutes les sollicitations qu'elle avoit soutenues à Madrid, n'avoient pû lui inspirer. C'étoit le tems du Carnaval. Lorsqu'elle arriva chez sa parente, la bonne Dame voulant lui procurer quelque amusement pour la consoler des assemblées plus brillantes qu'elle venoit d'abandonner, lui permit de jouïr en toute liberté  
des



des plaisirs que la saison pouvoit lui offrir , avec cette condition cependant , qu'elle prendroit le plus grand soin de cacher son nom , & qu'elle porteroit celui de Florella. Elle le promit , & l'exécuta si fidèlement , que cette précaution lui devint même funeste.

Le jour fut marqué pour une grande mascarade dans cette Ville ; elle s'y trouva , ainsi que toutes les Demoiselles de sa connoissance. Elle y fut attaquée de conversation par un jeune homme , à la vûe duquel elle commença à sentir quelques émotions qu'elle n'avoit jamais connues. Sans savoir ce que c'étoit , elle continua à l'écouter ; mais si quelquefois il se détournoit

Où s'adreffoit à une autre, elle refentoit quelque peine. Il parut cependant s'attacher uniquement à elle, & elle ne fentoit pas moins de penchant à s'attacher à lui. Il la preffa de lui dire fon nom, fa demeure, & lui demanda la permission de lui rendre vifite, avec des termes fi preffans & fi perfuasifs, qu'elle ne put lui refufer. L'amour lui apprit déjà à prendre des détours : elle favoit bien que la perfonne chez qui elle étoit, ne lui permettroit pas de parler en particulier, ni de recevoir des Lettres ; elle lui ordonna de mettre dans le creux d'un arbre qu'elle lui indiqua, ce qu'il voudroit lui écrire, afin qu'elle pût le prendre fans aucune difficulté.

Voilà donc la jeune Emilie prenant des mesures en Andalousie où on l'avoit envoyée pour éviter celles qu'elle pourroit prendre à Madrid : mais elle commençoit à ressentir de l'amour ; & ceux qui ont connu cette passion, savent combien il laisse peu de place aux considérations, surtout dans un esprit aussi jeune & sans expérience. Elle n'avoit jamais vû personne aussi charmant que Dom Berinthio, c'est ainsi qu'on le nommoit ; sa figure & ses manieres nobles & aisées, lui persuaderent en un moment, qu'il étoit d'un rang égal au sien. Elle ne songea point qu'il y eût aucune indiscretion à tâcher de fixer les inclinations d'un homme qui lui sem-

bloit si digne de la sienne. S'il continue de m'aimer comme Florella ; disoit-elle en elle-même , & qu'il me croye digne de son attachement , quoiqu'il me prenne pour une fille d'une naissance commune ; ainsi que je passe ici pour l'être ; combien son amour n'augmentera-t-il pas & ses égards , quand il saura ma naissance , & que je suis la soeur d'un homme que tout le monde estime , & qui sans doute me donnera une dot proportionnée à la fortune de ce jeune Cavalier ? C'est ainsi qu'elle cherchoit à justifier sa passion , & à la concilier avec la raison. Elle n'envifageoit aucuns événemens ; elle n'avoit qu'une crainte : c'étoit de ne lui avoir pas

inspiré assez de sentimens d'amour pour l'engager à lui écrire. La première chose qu'elle fit, fut d'aller à l'arbre qui devoit être le dépositaire de ce qui alloit faire le bonheur ou le malheur de sa vie. Elle n'y trouva rien : elle revint dans son appartement fort mécontente de ses charmes : elle y retourna peu de tems après. Quels furent ses transports de joie, quand elle y eut trouvé la Lettre que Bérinthio venoit d'y laisser ! Elle y lut avec autant d'impatience que d'inquiétude, ce qui suit.

» Que l'amour, charmante Flo-  
 » rella, est ingénieux à tourmenter  
 » un cœur tendre & délicat ! J'ai  
 » passé la nuit dans la plus cruelle

» crainte que vous n'avez oublié la  
» promesse que vous me fîtes hier.  
» Cette Lettre demeurera peut-être  
» ensevelie dans le creux de cet ar-  
» bre , où vous m'avez permis de la  
» déposer ? Seroit-il possible qu'elle  
» n'eût pas le bonheur de tomber  
» en de si belles mains ? Je ne puis  
» croire que vous dédaigniez de la  
» retirer ; il m'en coûteroit la vie :  
» car je sens qu'elle dépend entie-  
» rement de la passion que vous  
» m'avez inspirée. Je ne puis me fla-  
» ter que le peu de tems ait pû vous  
» engager à quelque retour ; mais  
» du moins laissez-moi espérer que  
» mes services pourront vous tou-  
» cher quelque jour. Votre réponse  
» va décider souverainement de

(167)

» mon fort. Si vous voulez que je  
» vive, ne différez pas plus long-  
» tems que ce soir, à éclaircir le plus  
» passionné des amans ».

BÉRINTHIO.

Quoique ce style fût assez tendre, Florella transportée de plaisir, se l'imagina encore cent fois plus passionné.

L'amour, disoit-elle, s'est-il jamais exprimé avec plus de feu? Que je serois aveugle de me refuser au bonheur qui se présente! Echauffée de cette idée, elle fut s'enfermer dans son cabinet; & sans réfléchir au danger de prendre un pareil engagement avec quelqu'un qu'elle connoissoit aussi peu, elle fit la réponse suivante.

L iij



Il faut que vous ne connoissiez  
guere ce que vous valez, Bérin-  
thio, pour vous être imaginé qu'on  
puisse oublier une conversation  
aussi intéressante que celle que  
nous avons eue. Elle m'a tenu  
éveillée toute la nuit ; & je ne  
fais nulle difficulté de vous l'a-  
voüer. Je vois tant de sincérité  
dans vos sentimens , que je me  
ferois un crime de vous diffimuler  
les miens ; je mets à côté les ré-  
serves que mon sexe observe or-  
dinairement , pour vous dire que,  
si vos prétentions sont aussi rem-  
plies d'honneur que de passion ,  
je ne souhaite pas un plus grand  
bonheur. Le moyen de m'en con-  
vaincre est de m'écrire souvent ;

( 169 )

» vous ne douterez plus à présent  
» que vos Lettres ne soient bien re-  
» çûes ».

FLORELLA.

Quand elle eut remis sa Lettre dans le creux de l'arbre, elle se retira pour se livrer aux plus agréables réflexions sur son état. Elle se trouvoit plus aimée qu'aucune femme l'eût jamais été ; & pour mieux s'en entretenir, elle ne sortit pas de tout le jour. De penser uniquement à son cher Bérinthio, étoit pour elle le seul plaisir qu'elle pût trouver dans ce monde.

La nuit se passa à peu près comme la première, partie éveillée, & partie dans des rêves les plus agréables. Elle fut dès le matin à l'arbre,

& y trouva de quoi augmenter encore sa satisfaction par la Lettre suivante.

» Avec quelles expressions puis-  
 » je vous parler de mon bonheur !  
 » Tout mon désespoir est de penser  
 » que je ne vous en causerai jamais  
 » tant. Il faut donc m'en tenir à la  
 » reconnoissance ; votre Lettre m'a  
 » rendu la vie : je serois le plus in-  
 » digne des hommes , si j'étois ja-  
 » mais capable d'abuser d'un aveu  
 » si charmant. Non ! adorable Flo-  
 » rella , votre beauté vous avoit  
 » déjà assuré mon cœur , votre bon-  
 » té acheve de m'attacher à vous  
 » pour jamais : mais ne pourrai-je  
 » point entendre de votre bouche  
 » la confirmation de ce que je suis

( 171 )

» si enchanté de trouver dans votre  
» Lettre ? J'ai appris qu'on doit don-  
» ner une nouvelle mascarade la  
» nuit prochainè au même endroit  
» où j'ai eû le bonheur de vous voir  
» & de vous adorer pour la premie-  
» re fois. Ah ! si vous vouliez vous  
» y trouver , cette entrevûe ache-  
» veroit de combler mes desirs.  
» Confiderez que la liberté que  
» donne le Carnaval est de peu de  
» durée , & que nous allons retom-  
» ber dans ce malheureux tems de  
» contrainte. Si vous ne pouvez  
» pas absolument vous y trouver ,  
» écrivez-le-moi : ce fera toujours  
» une faveur pour l'amant le plus  
» passionné ».

BÉRINTHIO.

L'occasion de s'entretenir avec son cher Bérinthio, lui fit accepter le rendez-vous sans hésiter ; & au premier moment qu'elle put trouver pour se retirer dans son cabinet, elle y écrivit cette réponse.

» Vous connoissez trop mes sen-  
» timens pour douter que je ne  
» contribue pas en tout ce que je  
» pourrai à augmenter les vôtres.  
» Je ne manquerai pas à la masca-  
» rade ; ces divertissemens ne fla-  
» tent plus guere mon goût ; tout  
» ce qui est assemblée me devient  
» un fardeau , mais Bérinthio doit  
» y être. Je n'y verrai que lui ; & au  
» milieu de la foule même , je n'au-  
» rai pas de peine à m'imaginer que  
» je suis seule avec lui , puisque sa

( 173 )

» présence me fait oublier tout le  
» reste , & peut-être moi-même.  
» Adieu : brûlez mes Lettres ; qu'el-  
» les ne subsistent que dans votre  
» cœur ».

FLORELLA.

Jamais journée ne fut plus lon-  
gue dans l'attente agréable de la  
mascarade. Sa passion étoit si in-  
considérée , qu'elle ne pensa jamais  
qu'il fût possible que Bérinthio prît  
trop d'avantage de sa facilité à ac-  
cepter ce rendez-vous. Elle n'y  
croyoit aucun danger pour sa vertu :  
aussi peut-on dire qu'elle n'étoit  
coupable que d'imprudenc e.

Enfin l'heure de la mascarade  
étant arrivée , elle fut une des pre-  
mieres à s'y rendre : son impatience

avoit prévenu l'arrivée de Bérinthio. Un jeune Cavalier s'approcha d'elle d'un air assez léger , & s'attacha à la suivre. Son importunité lui attira une réponse fort sèche de la part de la belle Florella, qui étoit fâchée d'être obligée de parler à un autre qu'à son cher Bérinthio. Le Cavalier fort piqué , & manquant à tous les égards , voulut la démasquer , & y feroit parvenu , si elle n'avoit pas fait un cri qui attira l'attention de plusieurs personnes qui se présentèrent pour la garantir de cette entreprise. Le Cavalier essuya des reproches fort vifs , sur ce qu'il abusoit de la liberté du lieu. Il étoit trop échauffé pour se rendre à la raison : il continua de traiter Flo-



(175)

rella comme il avoit commencé ; elle renouvela ses cris : on prit sa défense, & le Cavalier fut conduit par force hors de l'assemblée. La frayeur avoit saisi ses esprits à tel point, qu'elle tomba en foiblesse : on fut obligé de lui ôter son masque, pour lui faire prendre l'air : il laissa voir un visage à donner de l'amour aux plus indifférens. Dom Alonzo qui avoit été un des plus empressés à lui rendre service, fut aussi le plus frappé de ses charmes. Ce jeune Seigneur très-riche voyageoit en Andaloufie, & s'étoit retiré depuis quelques jours à Séville, à l'occasion des fêtes qui s'y donnoient : il resta près d'elle, sous le prétexte que ses soins pouvoient

être utiles ; l'amour l'y retenoit déjà par la plus violente passion. Elle reprit enfin ses sens : mais elle se trouva si foible que , malgré le desir extrême de voir son cher Bé-  
 rinthio , elle ne put rester plus long-tems. Dom Alonzo offrit de lui donner sa chaise pour la reporter chez elle ; & comme le tems étoit très-obscur , il s'offrit aussi pour l'accompagner , afin de la garentir de toute insulte le long du chemin. Elle accepta sans hésiter le service qu'il vouloit lui rendre.

Jamais homme ne fut moins contraintre ses passions que Dom Alonzo. Il étoit si emporté , que nulles considérations ne pouvoient le retenir , quand l'amour se rendoit maî-

tre de son cœur. Il étoit devenu si passionnément amoureux de la belle Florella, qu'il résolut de se satisfaire dans le jour. N'ayant pas le tems de rester à Séville pour suivre cette passion, & la gagner par ses assiduités, il saisit cette occasion pour remplir ses desirs : il donna ordre à ses gens de faire plusieurs tours par la Ville ; & au lieu de la conduire chez elle, de la porter à son Hôtel. La nuit étoit si obscure, & son trouble si grand, qu'elle ne s'aperçut de la perfidie, que quand elle se trouva dans une maison qu'elle ne connoissoit point. Rien ne peut exprimer la surprise & la crainte qui s'emparèrent de son ame : elle auroit voulu fuir & s'é-

crier , pour demander la protection des gens qu'elle voyoit dans cette maison ; mais tous étoient vendus aux volontés d'Alonzo. Une foiblesse nouvelle lui ôta l'usage de la voix : pendant ce tems-là , il la fit porter par ses domestiques à son appartement , où animé par sa fureur , il fit la violence de sa passion , tandis qu'elle étoit sur son lit encore évanouie.

Quel fut le désespoir de la malheureuse Florella , quand au moment qu'elle revint à elle-même , elle se trouva dans le déplorable état où l'emportement d'Alonzo l'avoit mise ! Elle ne put douter de sa cruelle aventure : tout ce qu'on peut imaginer d'affreux & d'accu-

blant , est au-deffous de ce qu'elle  
sentit ; perdue d'honneur , trahie  
dans son amour , & devenue la proie  
d'un homme qu'elle n'avoit jamais  
vû ! Cette situation affreuse la jetta  
dans le dernier désespoir : elle se  
livra à toute sa fureur ; Alonzo ne  
put arrêter ses cris qu'en lui fer-  
mant la bouche avec son mouchoir.  
Elle lui demandoit la mort pour  
toute grace , quand elle pouvoit  
parler : Crois-tu , disoit-elle , mal-  
heureux , que je puisse souffrir la  
vie après mon infortune ? Si tu ne  
veux pas me l'arracher , je ne la  
continuerai que pour me venger de  
ton infamie. L'infortunée Florella ,  
qui n'avoit jamais dit que des cho-  
ses agréables , étoit devenue une

furie ; mais tous ses cris furent vains.

Cependant Alonzo commença à songer aux moyens de calmer le désespoir de Florella , & à prévenir les conséquences d'un enlèvement pour lequel on alloit sans doute le poursuivre , quand un de ses gens vint lui dire que quelqu'un le demandoit. Il sortit de son appartement , & chargea une personne sûre de prendre soin de Florella , de ne pas souffrir qu'elle parlât à personne , & surtout d'observer qu'elle ne se livrât pas à aucunes des extrémités où le désespoir dans lequel il la laissoit , pouvoit peut-être la porter.

Quand l'auteur de tous ses maux fut hors de sa vûe , elle s'abandonna

dans un profond silence aux larmes les plus ameres : mais elle ne fut pas long-tems dans cet état de tranquillité. La violence de son désespoir lui rappella toute sa fureur : l'esprit accablé de ses malheurs, elle s'imagina entendre la voix de Bérinthio, & celle de son ravisseur. Vous ne vous justifierez jamais, disoit-il à Alonzo, d'un procédé aussi indigne : si vous aviez cherché à gagner le cœur de cette jeune personne, je ne vous condamnerois pas : mais un enlèvement pareil n'a rien que de bas & de cruel ; je ne fais aucuns moyens de vous excuser auprès d'elle. J'avoue, mon cher Bérinthio, dit-il, que je suis blâmable en tous points : mais joins tes



prières aux miennes , pour appaîser son premier désespoir. En disant ces mots , ils entrèrent dans l'appartement : Florella surprise de voir son amant témoin de sa honte , tomba dans un état qui étoit la véritable image de la mort : elle vouloit parler , mais l'accablement où elle étoit lui en ôta le pouvoir. On ne peut exprimer les différens mouvemens qui s'emparèrent du cœur de Bé-rinthio. Quand il eut jetté les yeux sur Florella , qu'il reconnut être la même qu'Alonzo avoit si lâchement enlevée : Quoi , dit-il , est-il possible ? C'est vous Florella que je vois dans cet affreux état ? Venge-moi , s'écria-t-elle , d'une voix presque mourante : si jamais tu m'as aimée,

tu dois me venger par la mort de cet indigne ravisseur. Alonzo vit bien qu'il ne devoit rien attendre de favorable pour lui de la part de Bérinthio , & qu'au contraire il faudroit défendre sa vie contre celui qu'il avoit amené, pour tâcher d'obtenir sa grace. C'est à quoi il se préparoit, quand Florella pour animer davantage Bérinthio à la venger, dit : Non , ce n'est point Florella, une fille de peu de naissance que tu vengeras : c'est Emilie , cria-t-elle, sœur de Dom Henriqués Ambassadeur à Parme ; c'est elle qui a été déshonorée : je ne veux pas plus long-tems cacher mon nom. Tout le monde doit savoir mon malheur, & demander la punition de ce crime

abominable. Quel coup de foudre pour ceux qui entendirent ces mots ! La consternation & la surprise les rendirent immobiles. L'amant qui s'étoit approché pour lui parler, recula d'étonnement , & le ravisseur demeura confondu. Emilie qui s'aperçut de l'effet de cette déclaration , sans en connoître cependant la cause , rappella toutes ses forces , & continua ses menaces ainsi : Oui , malheureux , en parlant à Alonzo , ce frere , cet Henriqués doit revenir bien-tôt en Espagne , & vengera sûrement sa soeur que tu as ainsi lâchement déshonorée. Vous n'attendrez pas long-tems , dit Bérinthio : ce n'est plus votre amant qui prendra le soin de vous

(185)

venger : c'est ce même Henriqués qui y est aussi intéressé que vous.

Viens donc, Alonzo , en mettant l'épée à la main ; ta vie va payer pour ton forfait : n'attends nul ménagement de moi.

Quoi ! dit Alonzo , vous êtes cet Henriqués frere d'Emilie ? Je ne puis accepter le combat : je ressens trop les torts que j'ai faits à la belle Emilie. Je ne demande qu'à les réparer, & resserrer davantage les liens de l'amitié qui a régné entre nous depuis quelque tems. Je vous offre une réparation plus convenable que de verser mon sang. Si vous l'approuvez , j'épouserai dans le moment votre sœur ; & ces plaisirs que

j'ai arrachés deviendront légitimes. Si elle n'avoit pas été déshonorée, dit Henriqués, par la violence, elle auroit été digne du lit d'Alonzo, tout grand & riche qu'il peut être; mais elle ne fera jamais l'objet de sa pitié & de son mépris. Que dites-vous, Henriqués, reprit Alonzo? Sa beauté, sa naissance, & notre amitié, me font desirer cette alliance avec la plus grande ardeur; & si elle veut bien me pardonner un crime qu'il n'y a que l'excès de l'amour qui m'a fait commettre, je me croirai le plus heureux homme du monde. Pendant cette conversation, Emilie surprise de trouver dans son cher Bérinthio, ce frere qu'elle

desiroit tant , écoutoit avec une vive attention , jusqu'à ce que Henriqués s'approchant d'elle , & Alonzo tombant à ses piés : Que pensez-vous , ma soeur , dit le premier ? Pouvez-vous pardonner à Alonzo ? voyez son repentir. Je suis si confondue , dit-elle , que je ne fais que répondre ; mais si vous voulez que je reprenne mes sens , & que j'éloigne de mon esprit les horreurs de ma cruelle aventure , dites-moi par quel hasard vous êtes venu en Andalousie , & pourquoi vous avez changé de nom ? Quoique les événemens , reprit-il , qui ont suivi cette précaution soient tristes à me rappeler , cependant je remplirai votre

attente. J'avois entrepris de passer de Parme en Espagne par mer ; une tempête affreuse & subite fit faire naufrage à notre Vaisseau. Je ne savois , si aucuns du Vaisseau , excepté Alonzo & moi, étoient échappés de la fureur des vagues. Nous avions perdu tous nos effets ; il n'avoit échappé qu'un porte-feuille , qui enfermoit quelques Lettres de change ; parce que le dessus étant de peau , il s'étoit soutenu sur les vagues , & les papiers qui étoient dedans n'avoient point été endommagés. Il me conseilla de venir avec lui en Andalousie , où ces Lettres de change étoient payables. Ne voulant pas dans l'état où j'étois ,



(189)

paroître sous mon véritable nom ; je pris celui de Bérinthio que j'avois résolu de porter jusqu'à l'arrivée de mon équipage & de mes domestiques que j'avois envoyés chercher à Madrid. Ce fut la seule raison qui m'obligea de me cacher sous ce nom ; & sans l'accident qui nous fait reconnoître les uns & les autres , combien malheureux & coupables aurions-nous pû devenir , par une tendresse qui n'avoit peut-être d'origine que les premiers mouvemens d'une amitié naturelle causée par les liens du sang , & que nous prenions pour une vraie passion ?

Henriqués cessa de parler , & l'inconsolable Emilie soupira amere-

ment au souvenir de ce qui auroit pû lui arriver , s'ils ne s'étoient pas reconnus : mais rappelant ses esprits , elle raconta à son frere les raisons qui l'avoient amenée à Séville sous un nom déguisé. Pendant cet éclaircissement , Dom Alonzo , par les soumissions que l'amour & le repentir peuvent inspirer , tâchoit d'obtenir son pardon ; il lui demanda la permission de réparer ses emportemens par tout ce qui étoit en son pouvoir. Dom Henriqués appuya ses sollicitations avec tant de force , qu'Emilie qui s'étoit toujours proposé de suivre les décisions de son frere , même avant qu'elle le vît , ne put refuser son

consentement , lui présent. La qualité , la fortune , & les agrémens de la figure d'Alonzo auroient pû le faire prétendre aux plus grands partis de l'Espagne ; mais sa passion étoit si violente , qu'il se crut l'homme le plus heureux , de pouvoir passer sa vie avec la belle Emilie , quoiqu'elle eût fort peu de fortune.

Ainsi cet enlèvement qui devoit entraîner après lui le plus grand des malheurs , devint , par les décrets de la destinée , le plus heureux , puisqu'il préserva Emilie & Henriquès d'un danger dans lequel ils seroient peut-être tombés sans le savoir , & qu'elle trouva un mari , qui d'abord l'avoit offensée lâche-

( 192 )

ment, en se livrant trop à la violence de ses desirs ; mais qui répara si bien ses torts , en la rendant la plus heureuse femme de toute l'Espagne.



**L'AMANT**

L' A M A N T

C A P R I C I E U X ,

*NOUVELLE ESPAGNOLE.*

Traduite de l'Anglois , d'après  
Mademoiselle ELIZE HAYWOOD.

*Par Monsieur \*\*\**

*Tome I.*

N



---

**L' A M A N T****CAPRICIEUX,  
NOUVELLE ESPAGNOLE.**

**C**Aliste étoit la beauté la plus brillante de toute la Castille. Ses parens morts dès sa tendre jeunesse, l'avoient laissée la plus riche héritière du Royaume. Les charmes de sa figure & ses richesses immenses lui attirerent les regards & les vœux de tous ceux qui pouvoient avoir quelques prétentions : mais aucun n'eut le bonheur de lui plaire, que le Marquis de Montano. Elle trouvoit tant d'agrément dans sa conversation, & de noblesse dans ses



manieres, que, malgré les précautions qu'elle prenoit pour l'éviter, elle inclinoit toujours en sa faveur; & quoiqu'elle regardât un excès de passion comme le plus cruel ennemi de son bonheur, & qu'elle prit toutes les mesures nécessaires pour garantir son cœur des atteintes de l'amour, cependant il prit possession de son ame; & quand il y fut entré, il y régna en tyran.

Montano étoit bien fait pour lui inspirer ces sentimens : outre la naissance, la fortune, & la valeur, il étoit du caractère le plus doux, & orné de l'esprit le plus enjoué. Il n'avoit paru personne à la Cour plus accompli ; aussi Caliste ne se blâmoit-elle pas de lui donner la

préférence sur tous les autres : mais ce qui l'affligeoit , étoit de sentir qu'elle se livroit insensiblement à une passion qui alloit troubler sa tranquillité. Elle ne l'éprouvoit déjà que trop ; si-tôt qu'elle se trouvoit dans quelque cercle , elle étoit contrainte de faire une attention extrême à tous ses regards & ses gestes , dans la crainte qu'ils ne trahissent son secret , ou ne laissassent échapper quelque marque de la situation de son cœur. L'absence lui causoit un tourment encore plus cruel : elle ne pouvoit plus goûter les plaisirs des sociétés où elle se trouvoit , & où il ne paroissoit pas ; la nécessité d'affecter de la gaieté qu'elle

ne sentoît plus , la jettoit dans une contrainte perpétuelle.

Mais si la passion qui s'augmentoît chaque jour , lui paroissoit difficile à supporter, celle de Montano ne devenoit pas moins violente. Son inquiétude étoit d'une autre espèce ; mais il n'en étoit pas moins tourmenté : la crainte excessive de n'être pas autant aimé qu'il le desiroit , l'empêchoit de connoître son bonheur , & l'aveugloit sur quelques mouvemens que d'autres moins amoureux que lui auroient pû apercevoir ; il prit au contraire pour des indices certains d'indifférence , les précautions que Caliste affectoit pour cacher ses sentimens. Elle avoit

ependant écarté tous ceux qui prétendoient à elle , & lui avoit fait une espee de promesse de ne se point marier à d'autres. Ce n'étoit point assez pour Montano : ses desirs n'étoient pas remplis. Il s'imaginait qu'elle n'avoit voulu que l'engager à la reconnoissance en agissant ainsi , & seulement par pitié pour lui.

Sa passion pour elle étoit si délicate , qu'il n'auroit pas voulu l'épouser , sans être bien assuré qu'elle en ressentiroit autant de plaisir que lui.

Ce qui contribuoit le plus à le rendre malheureux , & qui auroit fait le bonheur de tout autre amant , étoit le peu de penchant qu'il lui

trouvoit à la jalousie. Il ne pouvoit croire que l'amour pût entrer dans un cœur sans cette autre passion. Il se seroit regardé comme le plus heureux des hommes, s'il avoit découvert dans ses sentimens quelque inquiétude sur les siens. Il auroit souhaité que par soupçon elle l'eût fait suivre pour épier sa conduite , ou qu'elle lui eût fait des reproches sur le compte des femmes dont il affectoit souvent de lui parler. Il est certain qu'elle ne m'aime pas , s'écrioit-il quelquefois ; elle ne s'inquiete point de ce que je fais , ni à qui je peux adresser mes vœux : sa facilité à croire tout ce que je lui dis , ne m'apprend que trop bien qu'il lui est indifférent que cela soit

vrai ou faux. Ah ! que je suis malheureux ! quoi ! je ne pourrai jamais lui inspirer une tendresse plus délicate ? Sa tranquillité est une preuve certaine de son indifférence.

Tandis que ces chimères tourmentoient cruellement Montano , l'impatience de Caliste lui déchiroit le cœur en secret. Elle ne vouloit cependant pas accomplir la promesse qu'elle lui avoit faite , qu'elle ne fût sûre de l'amour de Montano : elle appréhendoit non-seulement son indifférence , mais elle commençoit à se reprocher d'avoir eû trop de facilité à lui donner sa promesse ; elle craignoit que cette démarche ne fût pas d'accord à ce qu'elle devoit à son honneur. Cette

pensée ne fit qu'augmenter ses réserves , & piquer sa jalousie. Elle poussa ses idées jusques à croire que personne ne voudroit plus songer à elle.

Caliste souffroit également les maux de l'ambition & de l'amour , quand elle réfléchissoit qu'elle avoit eû la foiblesse d'accorder une telle préférence à un homme qui en faisoit un aussi mauvais usage ; & comme elle affectoit un mépris assez fier quand Montano approchoit d'elle , il se confirma qu'elle étoit non-seulement insensible à sa tendresse , mais même qu'elle rioit en elle-même de l'état malheureux où elle le réduisoit.

Accablé de ces maux , il prit la



révolution de chercher quelque moyen pour s'assurer de la réalité des sentimens de Caliste ; & pour cet effet, il prit des mesures si singulieres , qu'elles seroient incroyables , si les effets funestes qui s'en suivirent , n'eussent pas fait un aussi grand bruit dans le monde , & n'eussent pas eû autant de témoins.

Quoique Montano ne pût vivre sans la présence de Caliste, il se contraignit à ne la pas voir de plusieurs jours : il affecta de se montrer dans les spectacles publics, afin que quelqu'un qui connoîtroit Caliste, lui parlât de lui , & qu'elle fût bien assurée que ce n'étoit ni affaire ni indisposition qui l'avoient retenu.

L'excès de la passion de Caliste

est assez connu , pour s'imaginer aisément dans quel désordre cette conduite jetta son esprit ; mais dût-il peut-être lui en coûter la vie , elle se résolut à dissimuler , pour cacher aux yeux de ceux qui l'observoient , & de Montano même , le cruel état de son ame. Elle feignit , autant que la nature peut s'y prêter , l'insensibilité la plus ferme. Ce fut aussi , quoiqu'elle ne le fût pas , la plus cruelle vengeance qu'elle pût prendre : car le malheureux Montano qui s'étoit fait la plus grande violence en évitant de la voir , pour essayer si elle pourroit soutenir son absence , auroit été le plus heureux des hommes , si elle lui en avoit donné quelques mar-

ques de ressentiment ; si elle l'avoit accablé de reproches , ou qu'elle eût voulu le punir de son parjure & de la perfidie qu'il affectoit , il auroit été alors aussi convaincu qu'elle ressentoit une passion égale à la sienne , qu'il étoit à présent persuadé qu'elle n'avoit jamais ressenti d'amour pour lui.

Jamais amans n'ont ressenti des tourmens intérieurs tels que ces deux infortunés ; elle par la persuasion de l'inconstance & de l'ingratitude de Montano , & lui de l'indifférence de Caliste. Ce couple malheureux persistant toujours dans le parti qu'il avoit pris , il n'y a pas d'apparence qu'il en vint à découvrir la vérité par un éclaircissement,

Plusieurs jours se passerent sans que Montano apprît, par les émissaires qu'il avoit employés auprès de Caliste, aucune circonstance qui pût adoucir ses peines ; au contraire, ce n'étoit que des conjectures qui servoient à le confirmer dans son opinion : son désespoir ne fit qu'augmenter, & le détermina à poursuivre son projet ; & pour le porter au dernier point, il écrivit la Lettre qui suit.

*A Caliste.*

» Comme il y a eu une promesse  
 » de mariage entre nous, je ne pour-  
 » rois pas sans blesser mon honneur  
 » y manquer, que vous ne fussiez in-  
 » formée la première des raisons qui  
 » m'obligent du moins à le différer.

(207)

» Je ferois bien au désespoir que  
» vous crussiez que c'est un caprice  
» de ma part, & qu'il pût vous cau-  
» ser le moindre déplaisir. Je suis,  
» je crois, très-rassuré sur cette in-  
» quiétude, à en juger par l'indiffé-  
» rence que vous me marquez en  
» toutes occasions ; & je suis même  
» convaincu que vous recevrez cette  
» nouvelle avec aussi peu d'émotion  
» que j'en ressens à vous l'envoyer....  
» Je vous souhaite toute la félicité  
» possible avec un autre ; & qui que  
» ce soit que vous choisissiez , je  
» n'envierai ni ne troublerai sa tran-  
» quilité ».

MONTANO.

» P. S. je vous prie de me déga-  
» ger de toutes les promesses que

» j'ai pû vous faire , avec autant  
» d'exactitude que je le fais de celles  
» que j'avois reçûes de vous ».

Que devint Caliste à la lecture de cette Lettre ! la violence de son chagrin n'eut point de bornes. Elle s'abandonna d'abord aux larmes qui couloient en abondance de ses beaux yeux ; mais quand elle eut donné ses premiers momens à sa tendresse, le désespoir & l'amour propre blessés exciterent sa fureur à leur tour. Elle ne douta point qu'elle ne fût abandonnée pour quelque autre ; la légereté & l'inconstance du caractère de Montano, le rendirent méprisable à ses yeux. Elle ne vit dans son style que de la froideur & de la dureté : aussi lui  
parut-

parut-il l'homme le plus indigne & le plus cruel ?

Une seule pensée la consolait au milieu de toutes celles qui l'accabloient ; c'étoit que du moins elle n'avoit point à se reprocher de lui avoir jamais fait voir aucune de ces foibleſſes, dont les femmes ordinairement marquent leurs affections... Je ne puis me cacher, s'écrioit-elle, la douleur que je reſſens de ſon procédé ; mais quoique je ſouffre, je préviendrai le triomphe dont il ſe flatte. Elle ſ'afſit, & lui envoya la réponſe ſuivante.

*A Montano.*

» Votre Lettre ne m'a cauſé au-  
 » cune ſurpriſe, ayant penſé ainſi  
 » que vous, que l'indifférence qui  
 » regne entre nous depuis ſi long-



» tems, ne pouvoit pas subsister fans  
» finir par une rupture. Il est bien  
» plus convenable pour l'un & pour  
» l'autre que nous avoüions fran-  
» chement que nous ne nous aimons  
» point, au lieu d'affecter une fausse  
» tendresse, & d'abuser du nom de  
» l'amour que nous ne pouvons ap-  
» paremment sentir l'un pour l'au-  
» tre ; aucun de nous, je crois, ne  
» peut manquer de trouver des en-  
» gagemens plus agréables que ceux  
» que nous aurions pû former ; je  
» vous rends volontiers toute votre  
» liberté : je n'ai jamais regardé la  
» mienne bien engagée, & je crois  
» que vous êtes bien de la même  
» opinion ; ainsi nous n'avons rien  
» à nous reprocher. Nous voici  
» donc en état de suivre nos diffé-

» rentes inclinations. Et pour ré-  
 » pondre au supplément de votre  
 » Lettre, puissiez-vous vivre tran-  
 » quile, & quand je vous faurois  
 » dans les bras de ma plus cruelle  
 » ennemie, je n'envierois pas son  
 » bonheur. Rien de ce qui aura rap-  
 » port à vous, ne troublera le re-  
 » pos de Caliste ».

Jamais fureur ni désespoir ne fut égal à celui que ressentit Montano à cette réponse. Non-seulement il s'imaginoit que Caliste n'avoit que de l'indifférence pour lui, mais il crut voir clairement qu'un autre emportoit la préférence. Il maudit sa destinée, tout le genre humain, & lui-même, & se reprocha bien d'aimer avec tant d'excès une femme aussi insensible & aussi ingrate :

mais abandonnons-le à ses transports pour un moment, tandis que nous allons voir comment Caliste va se conduire.

Après s'être forcée à écrire une Lettre aussi différente des mouvemens qui régnoient dans son ame, pour écarter tous les regrets dont elle seroit tourmentée, si elle restoit seule un moment, elle sortit à l'instant pour aller voir des Dames de ses amies : Du moins, disoit-elle, si on entend parler de notre rupture, on verra par ma contenance que je la supporte sans chagrin ; & le perfide Montano ne jouïra pas du triomphe qu'il s'est promis : je mourrois plutôt que de laisser entrevoir la honteuse tendresse que je porte dans le fond de

mon cœur. Ah ! qu'il est affreux d'être à la fois tourmentée par l'amour & l'ambition : ces deux passions , quand elles se renferment dans une ame , sont comme l'air & le feu ; l'une au lieu de vaincre , ne sert qu'à enflammer l'autre. Comme elles sont toujours en guerre , le cœur où elles sont entrées est en proie à mille tourmens.... Quel état douloureux de toujours dissimuler ce qu'on trouveroit tant de soulagement à révéler ! Comment retenir des soupirs & des larmes que le désespoir produit sans cesse , & toujours prêts à se faire passage ? Tous ces différens mouvemens se passeroient dans son esprit , mais cependant n'altéreroient point sa contenance dans les visites qu'elle fit ,

où elle parut avec une gaieté qui surprit ceux qui connoissoient que ses engagements avec Montano étoient rompus.... Elle prenoit soin quelquefois même de leur annoncer, afin que, si on l'apprenoit d'ailleurs, on pût croire que c'étoit l'effet de son choix, plutôt que de l'inconstance de Montano : rien n'étant si terrible pour elle que de penser qu'on pût croire qu'elle fût abandonnée, & de devenir par-là l'objet de la pitié des femmes.

Dom Gaspard, Seigneur d'un mérite distingué, & de grande fortune, avoit long-tems soupiré pour Caliste ; & quoiqu'elle lui eût préféré Montano, la violente passion qu'il avoit pour elle n'étoit pas encore éteinte. L'espérance ralluma ses

feux ; & ayant obtenu la permission de lui faire visite, il lui renouvela ses vœux avec tant de chaleur, qu'elle vit bien que ses charmes n'avoient pas encore perdu leur pouvoir sur lui. Quel plaisir de voir l'occasion de se venger se présenter d'elle-même ! Sa vanité blessée, l'inconstance de Montano, & la reconnoissance de l'attachement fidele de Dom Gaspard, la déterminerent enfin. Elle lui dit que la conduite qu'elle avoit tenue avec lui, n'avoit été que pour s'assurer de ses sentimens : mais puisque le tems, l'absence, & même le parti qu'elle avoit pris de l'écartier, n'avoient rien diminué de son attachement, que dans le moment même, elle alloit le récompenser

de sa persévérance. Dom Gaspard transporté de joie, d'amour, & d'un bonheur si inattendu, se jetta à ses piés, & la pria de ne pas différer à le rendre le plus satisfait de tous les mortels. Il appréhendoit que le moindre délai ne lui enlevât toutes ses espérances : il obtint son consentement pour la célébration de son mariage dans le jour même ; on trouva un Prêtre dans l'instant, & le mot terrible qui forme ce lien indissoluble, fut bientôt prononcé. Dans le trouble où Caliste étoit, elle n'avoit pas eu le moment de la réflexion : elle n'avoit pas senti à quels devoirs elle venoit de s'engager envers un objet qu'elle n'aimoit point. Elle n'avoit pensé qu'aux moyens de persuader au



Public , & surtout à Montano ; qu'elle n'étoit point picquée de sa perfidie , quand on apprendroit qu'elle étoit mariée.

Quoique ce mariage se fût célébré en secret , & aussi promptement , il se répandit cependant par la Ville , & le jour suivant , il parvint aux oreilles de l'infortuné Montano. De quelle horreur ne fut-il pas frappé au rapport qui lui en fut fait ! Ceux qui ont senti cette violente passion , peuvent seuls s'imaginer l'état cruel où cette nouvelle le jeta. Il ne la crut pas d'abord ; mais elle ne lui fut que trop confirmée . . . Il oublia alors toutes les résolutions qu'il avoit prises de paroître indifférent ; il ne montra plus que sa rage & son désespoir :

il vole chez Caliste , s'informe à ses gens de la vérité, ils lui répondent qu'elle est encore couchée avec leur nouveau Maître. A ce coup affreux, il perdit l'usage de la voix, & les forces lui manquèrent. Les Domestiques le soutinrent pendant son évanouissement, qui dura long-tems; il reprit enfin l'usage de ses sens : ce fut pour demander la permission de voir Caliste encore une fois. Il les chargea de lui dire que ce seroit la dernière faveur qu'il exigeroit d'elle. Un d'eux se chargea de sa commission, mais cacha l'état où Montano s'étoit trouvé; craignant qu'il ne fit impression sur l'esprit de Dom Gaspard. Caliste venoit de sortir de son lit, & eut beaucoup de peine à cacher

le trouble que lui causa cette visite dans un tems aussi peu convenable ; mais ayant pris sa résolution : je ne conçois pas, dit-elle, quel motif peut attirer ici Montano ; mais puisqu'il y est, dites-lui que je suis mariée, & que, s'il a quelque affaire à me communiquer, ce ne peut être qu'en présence de Dom Gaspard, sans quoi je n'ai rien à entendre.

Cette réponse fut rendue à Montano, suivant les ordres de Caliste : je ne demande pas autre chose, répondit ce malheureux amant ; je n'ai rien à révéler dont cet heureux époux, & tout le monde, ne puisse être témoin.

Il fut conduit dans le magnifique appartement où les deux nou-

veaux époux étoient à demi couchés sur un fopha ; un des bras de Gaspard étoit passé autour du col de Caliste ; sa tête négligemment appuyée sur son épaule , avec un air de langueur qui exprimoit ce que l'amour a de plus tendre & de plus voluptueux. Caliste s'étoit mise exprès dans cette attitude , pour mieux persuader à Montano que son nouveau choix étoit un effet de l'amour.

Quel spectacle pour l'infortuné Montano ! Mais quelle fut l'horreur aussi dont Caliste fut saisie en le voyant paroître ! car au lieu de l'air gai , insultant , & dégagé qu'elle croyoit trouver en lui , il ne se présenta devant ses yeux que comme un phantôme , pâle , défiguré , &

tremblant. Le bandeau qui couvroit les yeux de Caliste depuis long-tems , se déchira ; elle ne put dissimuler son trouble ; & sautant de la place où elle étoit , courut à la fenêtre , pour cacher son désordre en attendant l'issue de cette aventure. Montano s'adressant à elle & à Gaspard , disoit : Je ne viens point, trop heureux amans , pour troubler votre félicité , mais pour vous souhaiter la durée éternelle des plaisirs dont vous jouïssiez. Pour vous , Dom Gaspard , en se tournant vers lui , puissiez-vous ressentir long-tems le bonheur d'être en possession de la tendresse que vous seul avez pû inspirer au cœur de la trop adorable Caliste ! Et vous, Madame, tout ce que le désespéré

Montano vient vous demander ; est de vous souvenir qu'il vous a dégage de vos promesses , pour vous mettre en liberté d'accomplir vos desirs. Si ce procédé peut mériter quelque reconnoissance , j'espère que vous me regarderez avec plus de pitié , après ma mort , que vous n'avez pû le faire pendant ma vie . . . Et comme la considération de mes souffrances pourroit peut-être vous causer quelque peine , j'ai résolu de me mettre hors d'état de vous être dorénavant importun. En achevant ces mots , il tire son épée , & s'en frappe d'un coup si prompt & si mortel , que Dom Gaspard qui voulut se jeter sur lui , pour l'en empêcher , ne put prévenir ce funeste accident. Les

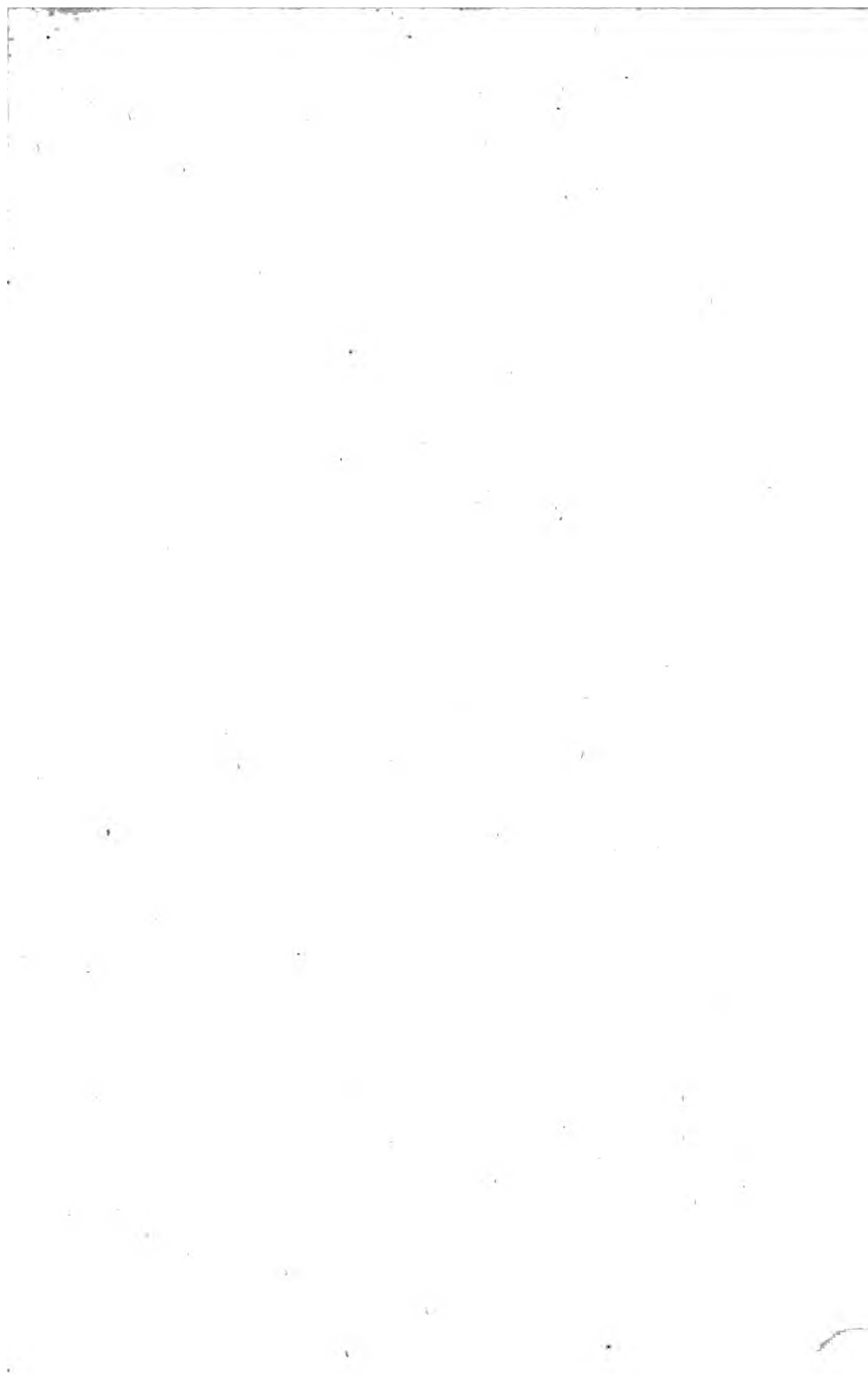
secours ne purent arrêter le sang qui couloit en abondance : il mourut en moins d'une heure ; mais il eut, avant sa mort, la satisfaction qu'il n'avoit pû obtenir pendant sa vie. Ce fut à ce moment, qu'il connut les vrais sentimens de la charmante Caliste : sans songer à la présence de son mari, & aux engagements qu'elle venoit de prendre, elle se jetta sur le corps du malheureux Montano, en s'écriant qu'elle n'avoit jamais aimé que lui, & qu'elle vouloit mourir avec lui. Ils s'expliquerent l'un & l'autre de la façon la plus vive & la plus tendre. Jamais spectacle ne fut plus attendrissant, que les regrets de ces malheureux amans, qu'une trop grande délicatesse d'un côté, & l'a-

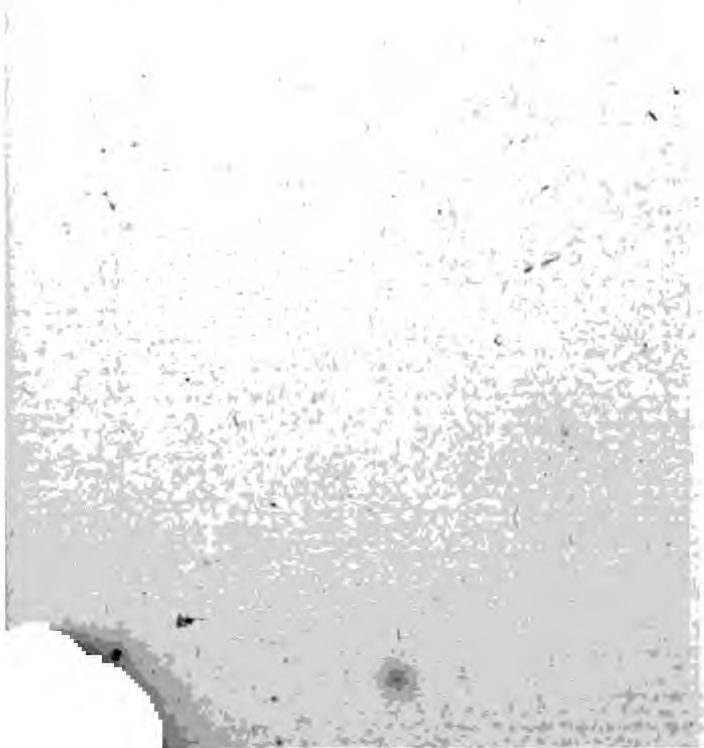


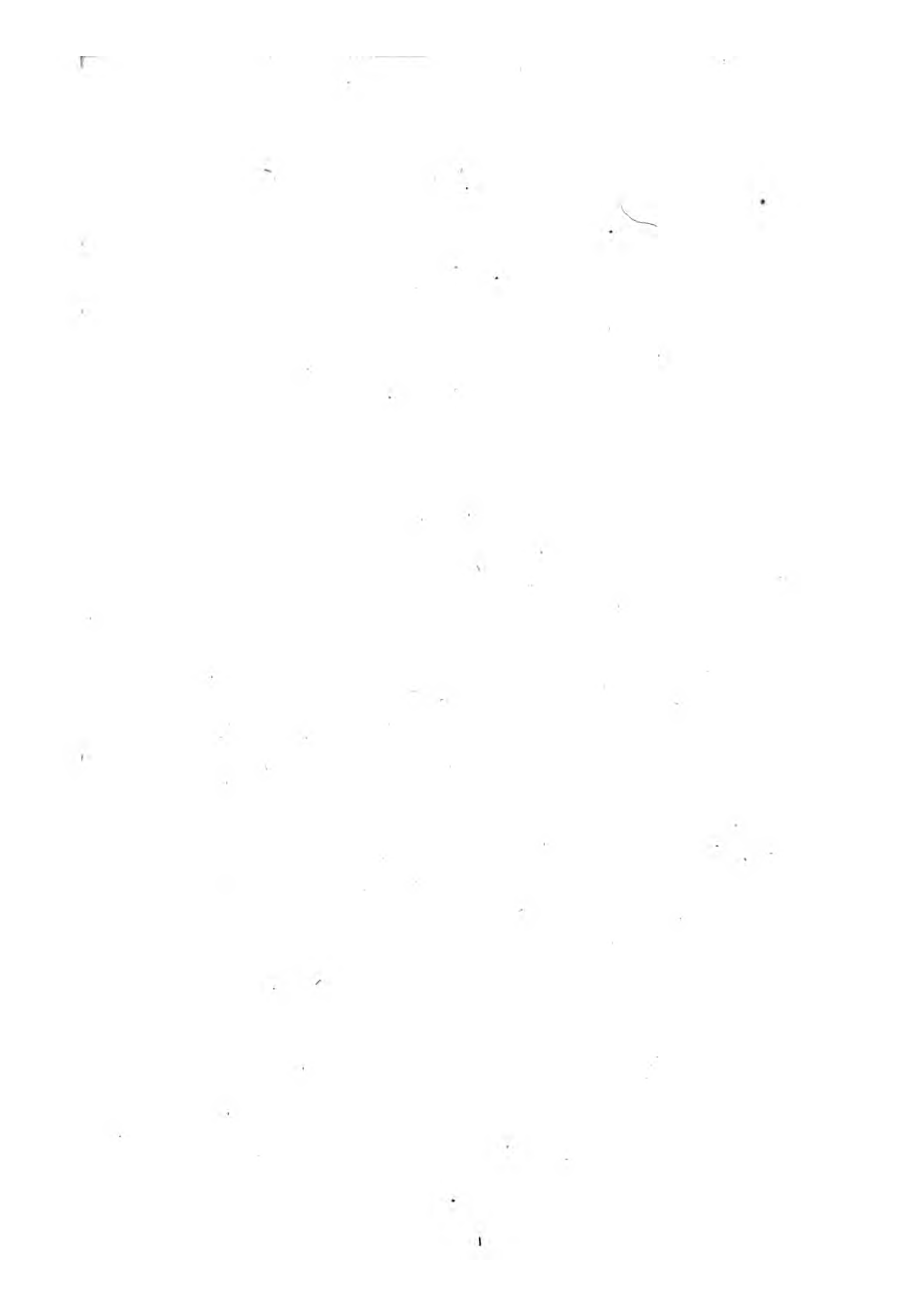
mour propre trop trompé de l'autre , avoient plongés dans de si grands malheurs.

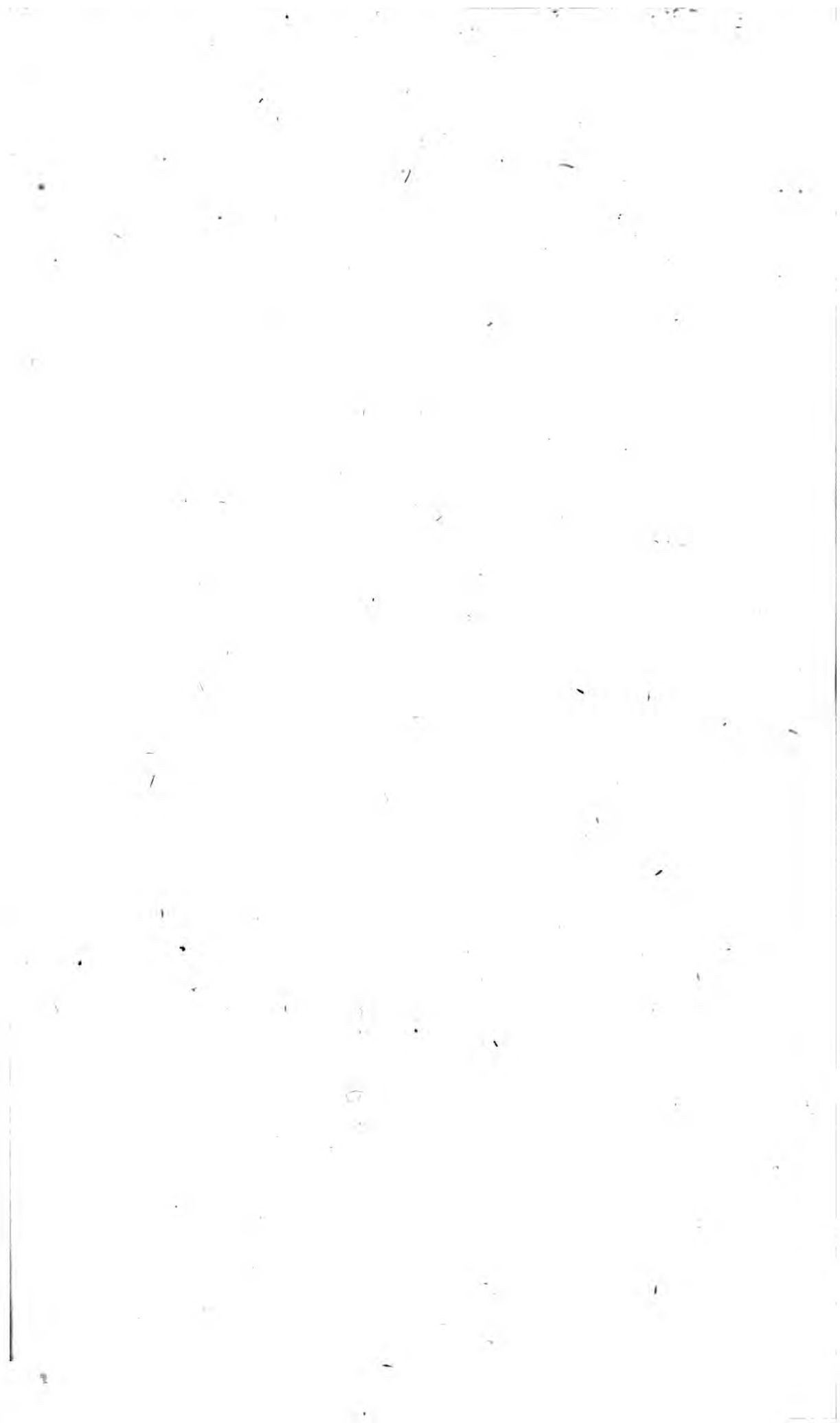
Après la mort de Montano , Caliste s'abandonna à tout son désespoir sans aucune réserve ; & Dom Gaspard voyant qu'il n'avoit été que l'instrument de la vengeance qu'elle avoit prétendu tirer de l'infidélité de Montano , devint aussi indifférent qu'il avoit été amoureux ; & prenant peu de soin de consoler Caliste , elle tomba dans un état de langueur , qui la réunit au bout de quelques mois à son cher Montano , sans lequel elle n'auroit pû supporter une vie qu'elle perdit sans regret.

*Fin du Tome premier.*









~~97 1/2~~  
~~10 1/2~~  
290

no 4 1/2

~~076~~

